L'Histoire

L'Histoire

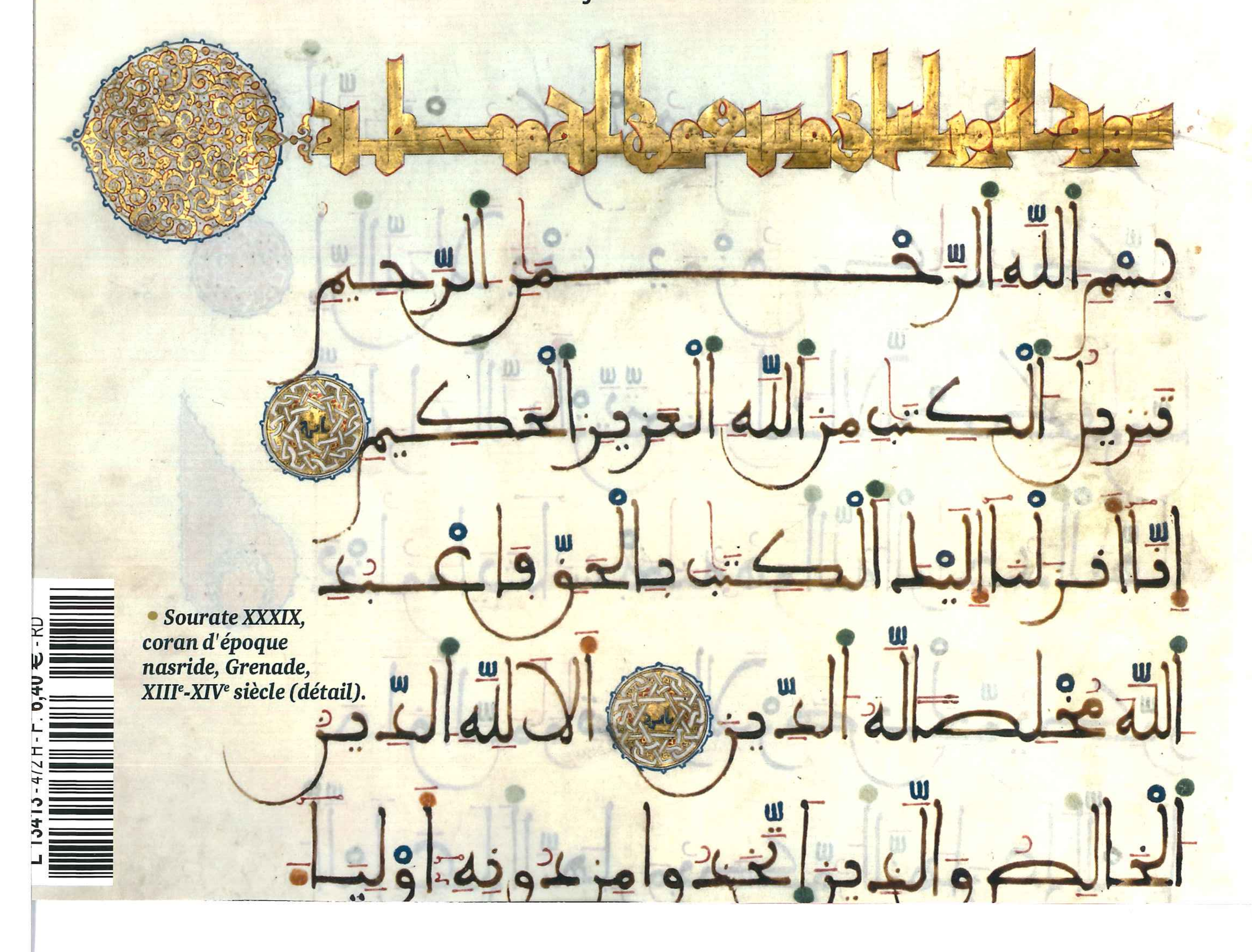
www.lhistoire.fr

De Jefferson à Trump
LE DROIT DE VOTE AUX ÉTATS-UNIS

CORAN

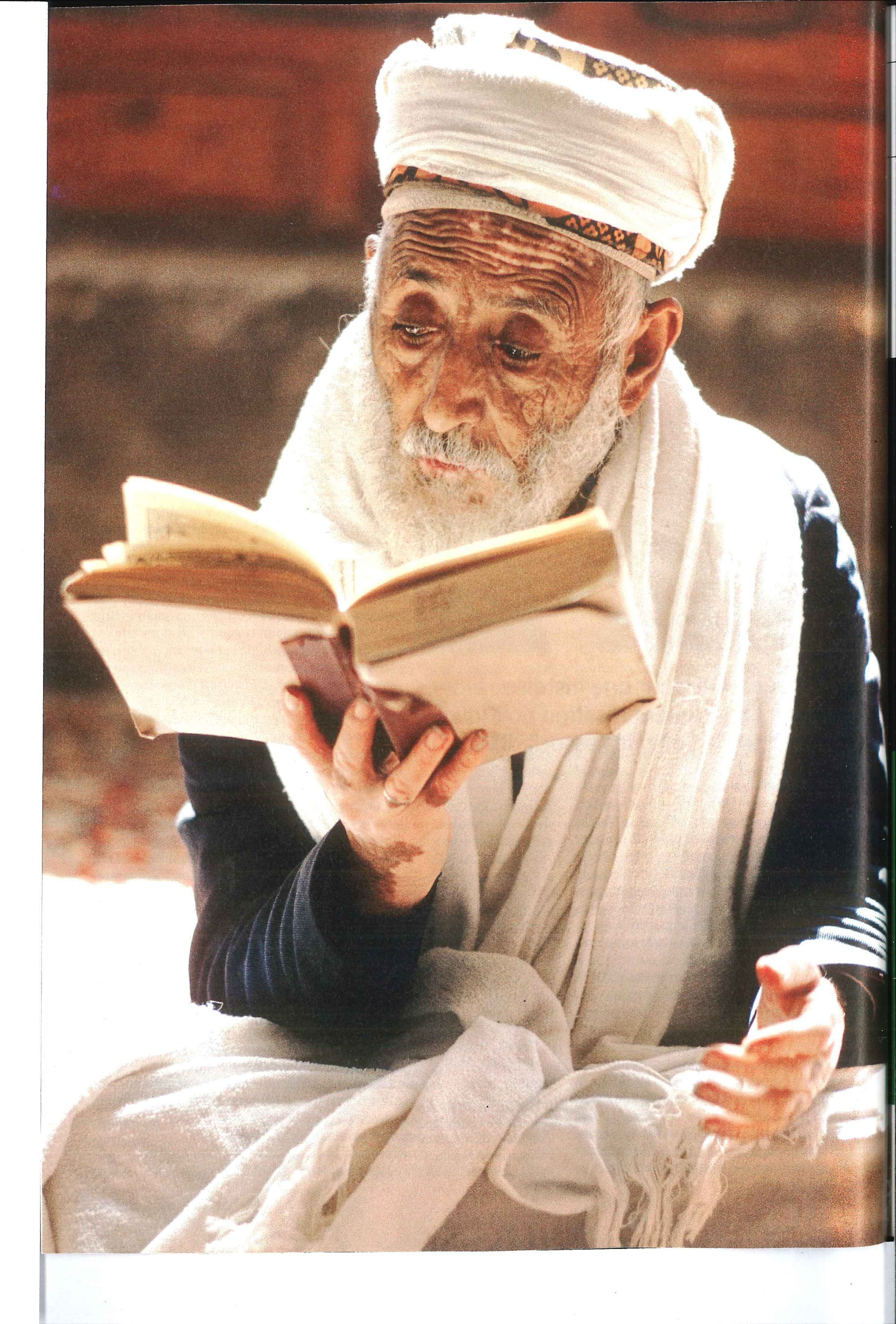
LA FABRIQUE D'UN LIVRE

- *Qui l'a vraiment écrit* • *L'influence juive et chrétienne*
- *Le palimpseste de Sanaa* • *Quatre sourates décryptées*
- *Et Muhammad dans tout ça ?* • *Le casse-tête de la traduction*



• *Sourate XXXIX, coran d'époque nasride, Grenade, XIIIe-XIVe siècle (détail).*

L 13413 - 472 H - F: 6,40 € - RD



DOSSIER

Le Coran La fabrique d'un livre

Pour la tradition musulmane, le Coran est la parole de Dieu, dictée à Muhammad par Djibril, l'archange Gabriel. Les historiens pensent aujourd'hui que le texte a été fixé à la fin du VIIe siècle, sous le règne du calife Abd al-Malik, environ soixante-dix ans après la mort du Prophète ; mais ils savent finalement peu de choses sur le Prophète lui-même, si ce n'est que l'Arabie qui l'a vu naître était déjà en grande partie monothéiste. Le texte sacré de l'islam reste inchangé depuis le Moyen Age, mais sa forme, le Coran-livre, n'a cessé d'évoluer, du manuscrit aux actuelles versions électroniques.

A la mosquée Assis en tailleur, un vieil homme lit le Coran dans la grande mosquée de Sanaa, au Yémen (photographie de 1981). Le bâtiment originel, depuis lors réaménagé, a été construit au VIIe siècle sur l'emplacement d'une église. Depuis quatorze siècles, le Livre saint est quotidiennement lu, récité ou écouté par des millions de musulmans à travers le monde.

Le Coran : comment a-t-il été écrit ?

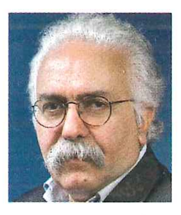
Le Coran n'a pas livré tous ses mystères. Depuis les années 1970, un travail critique est conduit à travers le monde sur ses origines, le contexte de sa genèse, la manière dont il a été écrit et composé. Mohammad Ali Amir-Moezzi, un des plus éminents islamologues français, fait le point sur ces connaissances en pleine évolution.

Entretien avec Mohammad Ali Amir-Moezzi

L'Histoire : *Qu'est-ce que le Coran ?*
Mohammad Ali Amir-Moezzi : Pour les fidèles musulmans, le Coran est la parole de Dieu, révélée à Muhammad[1] par l'intermédiaire de l'archange Gabriel (Djibril en arabe), au début du VIIe siècle de notre ère. Il s'agit du texte le plus saint de l'islam, avec le hadith (« enseignement », « propos »), c'est-à-dire l'ensemble des paroles de Muhammad, transmises par la tradition islamique à travers une série de recueils postérieurs. Le hadith fait lui-même partie de ce que les musulmans appellent la sunna (« voie », « cheminement »), qui recouvre tout ce que la tradition nous a légué concernant le Prophète, non seulement ses paroles, mais aussi ses actions, ses jugements, ses comportements, ses silences.

Pour l'historien, la définition est, comme vous vous en doutez, un peu plus complexe. En réalité, le Coran est un texte composé et composite, à la fois littéraire, religieux et historique, qui réunit des textes de genres et de styles très différents (conseils religieux, préceptes juridiques, écrits oraculaires, prières, etc.), datés dans leur grande majorité du VIe-VIIe siècle. Le corpus a probablement plusieurs auteurs, qui ont consigné les propos du Prophète, mais qui en ont aussi retranché et ajouté d'autres. Les sources musulmanes en parlent elles-mêmes. La distinction avec le hadith ne va pas de soi et il y a sûrement eu une phase d'indistinction entre ce qui était considéré comme relevant de la parole de Dieu, transmise par le Prophète, et ce qui relevait de la parole du Prophète lui-même.

A l'exception notable d'inscriptions plus anciennes retrouvées en Arabie, il s'agit aussi du plus ancien témoignage littéraire connu de langue arabe, la poésie arabe dite antéislamique ayant été recueillie et fixée par écrit plus tardivement.



L'AUTEUR
Directeur d'études à l'École pratique des hautes études (EPHE), Mohammad Ali Amir-Moezzi a notamment dirigé le Dictionnaire du Coran *(Robert Laffont, 2007) et, avec Guillaume Dye,* Le Coran des historiens *(Cerf, 2019). Son* Coran silencieux et le Coran parlant. Sources scripturaires de l'islam entre histoire et ferveur *vient d'être publié en poche (CNRS Éditions, [2011], 2020).*

Comment le Coran est-il structuré ?
Le Coran tel que nous le connaissons aujourd'hui est divisé en 114 sourates (chapitres), classées en gros de la plus longue à la plus brève : les premières sourates s'étendent sur plusieurs dizaines de pages tandis que les dernières font seulement quelques versets. A ce premier mode de classement la tradition en ajoute un second, en divisant le Coran selon les deux grandes époques de la vie du Prophète, qui aurait vécu

MOT CLÉ

Coran
Du syriaque *qiryana*, « livre de prières ». Le mot arabe *quran* est employé dans le sens de « récitation, lecture ». Livre saint de l'islam, considéré par les musulmans comme la parole de Dieu révélée en langue arabe à Muhammad entre 610 et 632, il est mis par écrit et fixé à la fin du VIIe siècle. Texte sacré, il ne peut en théorie être traduit dans une autre langue, même si des traductions existent depuis le Xe siècle.



vement à La Mecque
-622) et à Médine
32). En théorie, il
nc des sourates mec-
et des sourates médi-
Mais, dans les faits, on
es versets mecquois à
ır des sourates médi-
t inversement. L'ordre
ogique initial a donc
plètement bouleversé.

sont les grandes thématiques es dans le texte ?

ımer à l'extrême, elles constituent ce que
iens appellent le « credo coranique », qui
ır trois grands principes : l'unicité divine,
ire le fait que Dieu est unique, un prin-
fréquemment affirmé dans le Coran ; le
sme, c'est-à-dire le fait que Dieu décide
en temps d'envoyer sa parole à des pro-
ui la transmettent ensuite à leur commu-
enfin, le Jugement dernier, moment où
nes seront récompensés ou châtiés pour
es, ce qui inclut à la fois l'apocalyptique
ntervient juste avant la fin du monde) et l'eschatologie (ce qui advient à ce moment et après le Jugement, ici et dans l'au-delà). On trouve également dans le Coran des conseils moraux, des préceptes juridiques, et d'autres choses, mais les thèmes principaux sont ceux que je viens d'évoquer et qui sont tous des thèmes bibliques.

Livre sacré
En haut : un homme lit le Coran (détail d'une miniature persane du XIVe siècle).
Ci-dessus : un feuillet du Coran bleu de Kairouan (IXe-Xe siècle), écrit à l'encre d'or sur un parchemin teint à l'indigo, une des œuvres les plus célèbres de l'Islam.

Justement, quelle est l'influence des monothéismes juif et chrétien sur le Coran ?

Elle est immense. Ce qui est frappant, c'est le décalage entre le texte coranique lui-même, qui se présente clairement comme un prolongement de la Torah et de l'Évangile et ne cesse de décrire le Prophète comme le continuateur d'Abraham, de Moïse et de Jésus, et le discours tenu par l'apologétique musulmane après la naissance de l'Empire arabe, qui tâche de présenter l'islam comme une religion totalement indépendante.

Dans les faits, contrairement à ce que dit l'apologétique musulmane, l'Arabie ▶▶▶

▶▶▶ préislamique était profondément imprégnée de culture biblique et n'était absolument pas une terre païenne peuplée de Barbares idolâtres, ce que montrent des découvertes réalisées, entre autres chercheurs, par Frédéric Imbert et Christian Julien Robin *(cf. p. 46)*. La preuve la plus absolue réside d'ailleurs dans le Coran lui-même : à côté des quelques versets mentionnant les idoles ou les prophètes de l'Arabie préislamique, il y a des milliers de citations sur ▶▶▶

DANS LE TEXTE

VIIIe siècle, le Prophète vu par un chrétien de langue syriaque

“Lorsqu'il *[Muhammad]* eut atteint l'âge et la taille de jeune homme, il se mit, à partir de Yathrib sa ville *[Médine]*, à aller et venir vers la Palestine pour le commerce, pour acheter et vendre. S'étant habitué à la région, il fut attiré par la religion de l'unique Dieu et il revint chez les gens de sa tribu. Il leur proposa cette croyance. Il en persuada un petit nombre qui adhérèrent à lui. De plus, il leur vantait l'excellence de la terre de Palestine *[…]* “Si vous m'écoutez, Dieu vous donnera à vous aussi une bonne terre où coulent le lait et le miel.” Comme il voulait renforcer sa parole, il dirigea une troupe de ceux qui avaient adhéré à lui, et il commença à monter vers la terre de Palestine, attaquant, ravageant et pillant. Ils revinrent chargés *[de butin]* sans avoir subi de dommages, et ils ne furent pas frustrés de ce qu'il leur avait promis.”

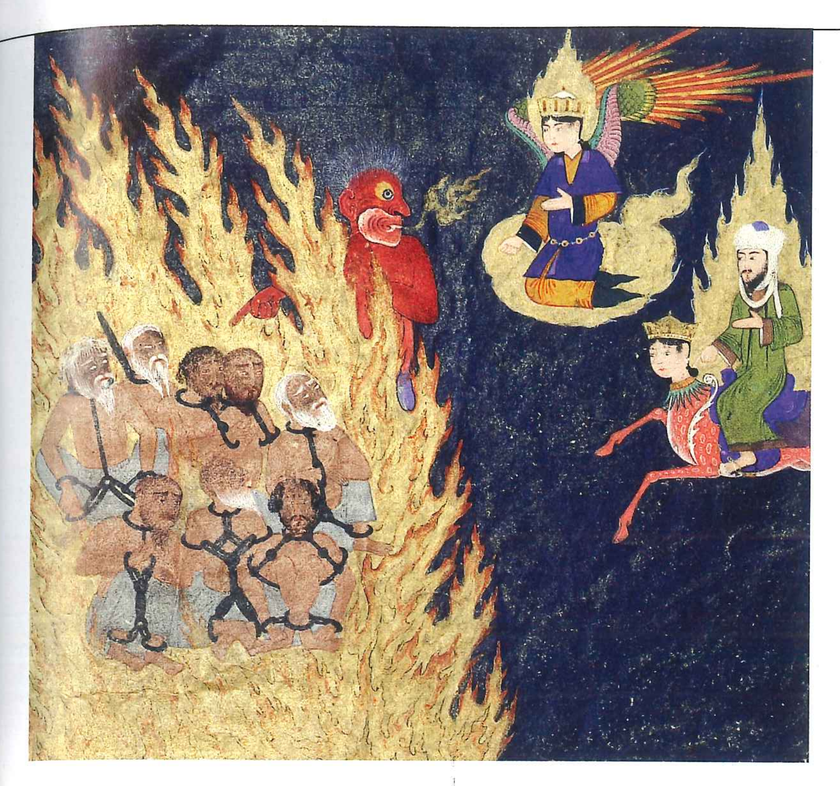
Extrait de la *Chronique* de Théophile d'Édesse, traduit par A.-L. de Prémare dans *Les Fondations de l'Islam. Entre écriture et histoire*, Seuil, 2002, p. 403.



Lieu saint Des pèlerins à La Mecque représentés sur un manuscrit du xve siècle. Simple bourgade lorsque naît Muhammad vers 570, elle serait devenue le centre de l'Islam en 624, quand une révélation coranique invita les fidèles à tourner leurs prières vers la Kaaba, l'antique sanctuaire de la ville.

CHRONOLOGIE

V. 350-v. 570 Le royaume de Himyar (actuel Yémen), converti au judaïsme, étend son contrôle sur tout le sud-ouest de la péninsule arabique. Le polythéisme arabe recule.
500-525 Conquête de Himyar par le royaume chrétien d'Aksum (Éthiopie).
V. 570 Naissance supposée de Muhammad à La Mecque, probablement d'obédience juive ou chrétienne.
610 Selon la tradition, Muhammad reçoit ses premières révélations et commence à prêcher la parole de Dieu.
622 Hégire. Muhammad quitte La Mecque et établit sa communauté à Médine. Date retenue plus tard comme début du calendrier musulman.
630 Muhammad s'empare de La Mecque. Début des conquêtes arabes vers le nord.
632 Mort de Muhammad à Médine et lutte pour sa succession.
V. 636 Prise de Jérusalem par les Arabes.
V. 650 Selon la tradition, établissement de la version officielle du Coran par le calife Uthman (« Vulgate »).
656-661 Première guerre civile entre les musulmans, qui oppose notamment les partisans d'Ali, gendre de Muhammad, au gouverneur de Syrie Muawiya.
661 Assassinat d'Ali par un partisan des kharijites. Début de la dynastie des Omeyyades.
680 Massacre de Karbala. Husayn, petit-fils de Muhammad et imam des chiites, est tué par les troupes omeyyades.
685-705 Califat d'Abd al-Malik. Fixation probable de la version officielle du Coran, contestée, entre autres, par les chiites.
711 Les musulmans prennent pied en Espagne.
750-1258 Dynastie des califes abbassides.
1143 Première traduction du Coran en latin à l'initiative de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.
1147-1269 Les Almohades règnent sur le Maghreb et Al-Andalus. Traduction du Coran en berbère.
1485 Le sultan ottoman Bayazid II interdit l'usage de l'imprimerie pour les textes en caractères arabes, dont bien sûr le Coran.
1543 Impression du Coran à Bâle.
1547 Traduction intégrale du Coran en italien à partir du latin par Andrea Arrivabene, une première dans une langue vernaculaire européenne.
1647 Première traduction directe de l'arabe au français, par André Du Ryer.
1726 La première imprimerie musulmane à Constantinople n'est pas autorisée à imprimer le Coran.
1787 Un Coran est imprimé à Saint-Pétersbourg.
1822 Ouverture d'une imprimerie au Caire. Multiplication des versions du Coran, considérées comme erronées par les ulémas.
1924 « Coran du roi », en arabe, établi par les savants de la mosquée Al-Azhar du Caire, sur ordre du roi Fouad.
1985 Installation du « Complexe du roi Fahd pour l'impression du Noble Coran » à Médine, en charge de la diffusion de l'édition officielle de 1924.



MOTS CLÉS

Apocalypse
Du latin *apocalypsis*, « révélation ». Genre littéraire, prisé des Juifs du IIe-Ier siècle avant notre ère et des chrétiens de l'Antiquité tardive, traitant de la destinée du monde et du peuple de Dieu.

Eschatologie
Du grec *eschaton logos*, « discours de la fin ». Ensemble des doctrines et croyances religieuses sur le sort ultime des hommes et la destinée du monde à la fin des temps. Le message originel de Muhammad, conservé dans les dernières sourates (les plus courtes) du Coran, relevait de l'eschatologie.

Messianisme
Croyance en la venue d'un sauveur (le Messie), chargé d'affranchir les hommes du péché et d'établir le royaume de Dieu sur Terre. Pour les chiites, la désignation d'Ali comme successeur par le Prophète et son rôle messianique auraient été effacés du Coran par les Omeyyades, ses adversaires.

DANS LE TEXTE

Le feu ardent du Jugement dernier

“Celle qui fracasse ! Qu'est-ce donc que celle qui fracasse ? Comment pourrais-tu savoir ce qu'est celle qui fracasse ? Ce sera le Jour où les hommes seront semblables à des papillons dispersés et les montagnes à des flocons de laine cardée. Celui dont les œuvres seront lourdes connaîtra une vie heureuse. Celui dont les œuvres seront légères aura un abîme pour demeure. Comment pourrais-tu le connaître ? C'est un feu ardent.”
Coran, sourate CI, traduit par D. Masson, Gallimard, 1967.

▸▸▸ des thèmes et des personnages bibliques, depuis Adam et Ève jusqu'à Marie et Jésus, en passant par Noé, Abraham et Moïse. Cette influence biblique est visible dans les thèmes du Coran, comme je l'ai dit, mais également dans son vocabulaire, qui doit beaucoup au syriaque et à l'hébreu, les langues liturgiques du christianisme et du judaïsme. Ainsi, le mot arabe *quran*, « récitation », qui sert à désigner le Livre saint de l'islam, vient du syriaque *qoryana*, qui signifie « livre de prières ». Les mots *sura* (« chapitre »), *aya* (« verset »), *salat* (« prière quotidienne ») et *zakat* (« aumône ») proviennent également du syriaque, tandis que *hajj*, qui désigne le grand pèlerinage à La Mecque, et *umra*, le petit pèlerinage, viennent de l'hébreu.

Si l'influence des monothéismes antérieurs sur la rédaction du Coran est incontestable, il est en revanche plus difficile de savoir quelles traditions ont le plus pesé et à quel courant se rattachait Muhammad : était-il juif ? chrétien ? Si oui, appartenait-il à un courant chrétien non trinitaire, c'est-à-dire refusant le dogme de la Trinité et donc celui de l'Incarnation, comme il en existait à l'époque, ou plutôt à une communauté de Juifs qui avaient conservé leurs croyances et leurs pratiques (circoncision, sabbat), mais qui acceptaient Jésus comme étant le Messie ? Il y a de passionnants débats sur ces questions.

Jusqu'aux années 2000 on pensait que l'influence la plus forte avait été celle du judaïsme, en particulier des littératures parabibliques talmudique et midrashique. Depuis, on tend plutôt à insister sur le poids des christianismes orientaux de langue syriaque et surtout ceux jugés hérétiques par la grande Église catholique de Constantinople (arianistes, montanistes, etc.), car ils n'acceptaient pas la nature pleinement divine de Jésus : pour eux, Jésus était le Verbe et l'Esprit de Dieu, mais pas Dieu lui-même. D'où l'insistance du Coran sur la filiation de Jésus, systématiquement présenté comme « fils de Marie », pour ne pas dire « fils de Dieu », ce qui en soi constitue une prise de position des rédacteurs du Coran dans les controverses christologiques qui remuent l'Empire byzantin depuis plusieurs siècles.

En même temps, il est vrai que le judaïsme est parfois très présent dans ces christianismes orientaux. L'hypothèse la plus courante actuellement est donc que la forte empreinte du judaïsme sur le Coran est l'œuvre d'un judaïsme passé par le filtre des christianismes orientaux.

De quand date le Coran ? Est-il entièrement contemporain de Muhammad ?

Il est difficile de répondre à cette question de manière simple car, comme je l'ai dit, le Coran n'est pas un texte unique, mais un ensemble composite de textes probablement compilés et/ou rédigés par des auteurs différents, à des périodes différentes. Encore aujourd'hui, de ▸▸▸

Fin des temps
En haut : Muhammad visite les Enfers pendant son ascension céleste (*miraj*). Miniature d'un manuscrit turc du XVe siècle.

Notes
1. Nous avons décidé d'utiliser dans le dossier cette orthographe, la plus fidèle à la langue arabe. Surtout, il s'agit ici de parler du personnage historique et le terme Mahomet, parfois utilisé, renvoie davantage à l'idée que l'Occident s'est faite de lui.
2. Cf. entretien avec A.-L. de Prémare, « La Bible, le Coran et le savant », *L'Histoire* n° 274, mars 2003, pp. 68-78.

Et Muhammad dans tout ça ?

Si Muhammad a bel et bien existé, sa biographie, telle que nous croyons la connaître, est en grande partie légendaire. Quant à son rôle historique dans l'élaboration du Coran, il est bien difficile à établir avec précision.



Djibril Selon la tradition musulmane, Djibril (l'archange Gabriel), qui tient ici à la main le « livre de Dieu », fit réciter à Muhammad, retiré sur le mont Hira près de La Mecque, la première sourate du Coran. Miniature tirée de l'*Histoire universelle (Jami al-Tawarikh)* du Persan Rashid al-Din (1247-1318).

Muhammad, le fondateur de l'islam, n'est pas une figure légendaire mais bien un personnage historique : une chronique syriaque de Mésopotamie le mentionne ainsi dès 640, soit quelques années seulement après sa mort en 632, à Médine, d'après la tradition musulmane. Le témoignage de textes contemporains des débuts de l'islam, produits en contexte juif ou chrétien, apporte ainsi une confirmation au récit de la tradition musulmane sur l'existence historique de ce prophète et chef de guerre des Arabes dans la première moitié du VIIe siècle.

Selon le récit traditionnel, c'est à Muhammad que Dieu a révélé sa parole, en langue arabe, verset après verset, pendant une vingtaine d'années : d'abord à La Mecque, où il subit l'hostilité de ses compatriotes, rétifs à sa prédication annonçant la fin des temps, puis à Médine, où il part en exil *(hijra)* avec ses compagnons en 622, date qui sera choisie comme point de départ du calendrier de l'hégire. Toujours selon la tradition, après chaque révélation, Muhammad transmet les versets que Dieu a fait « descendre » à ses fidèles, qui les apprennent par cœur et les récitent : le mot *quran* (Coran) signifie dans ce contexte « récitation ». Il en fait aussi copier certains sur des omoplates de dromadaire, des pierres plates ou du cuir. La mort de Muhammad en l'an 11 de l'hégire, à plus de 60 ans – sa date de naissance n'est pas connue, mais, selon la tradition, il a commencé sa prédication une vingtaine d'années plus tôt, à l'âge de 40 ans –, marque la fin de la Révélation.

Selon la tradition, pour éviter que la parole de Dieu ne se perde avec la mort

de celles et ceux qui l'avaient apprise par cœur, ou que les versions connues ne divergent, les versets sont rapidement collectés et rassemblés en un livre.

La tradition musulmane sur la révélation et la composition du Coran repose intégralement sur des récits (hadith) rapportant les paroles et les actes de Muhammad et de ses principaux compagnons, ainsi que de ses épouses. Ces traditions ont été agencées en une biographie, la sira ou « vie exemplaire », racontant sa vie de marchand avant l'islam, les débuts de la Révélation, les premiers convertis et, surtout, son action, normative et guerrière, à la tête de la communauté originelle des musulmans. C'est aussi sur la sira que se fonde par exemple le classement chronologique des sourates, selon que leurs versets ont été révélés à La Mecque ou, après l'hégire, à Médine. La tradition est également riche de détails sur les circonstances de la révélation de tel ou tel verset, et en éclaire le sens, souvent obscur ou très allusif. Sans le secours de la sira le Coran est en effet difficilement intelligible.

Or, depuis les travaux fondateurs des islamologues Gustav Weil (1808-1889) et Ignac Goldziher (1850-1921), la recherche moderne a montré que les récits de la tradition ne sont pas antérieurs, dans le meilleur des cas, à la fin du premier siècle de l'hégire, près d'un siècle après la mort de Muhammad. Cela ne veut pas dire que sa biographie repose entièrement sur du sable : on sait par exemple que le calendrier de l'hégire est employé dans des documents officiels et privés (comme par exemple les graffitis) dès les années 640, une vingtaine d'années seulement après l'hégire en 622, signe que le récit de l'exil à Médine avait marqué les esprits au point d'être retenu comme le début d'une ère nouvelle. Mais tout se passe comme si les traditions (hadith) rapportant les propos et les actions du Prophète avaient été fixées *a posteriori* pour mieux éclairer le sens du Coran. Muhammad est donc bien un personnage historique, mais sa biographie est une pieuse légende à visée exégétique et apologétique.

La sira ou « vie exemplaire »

Aucun autre document que le Coran n'a été conservé qui permette d'éclairer les débuts de la communauté musulmane, à part la charte établie par Muhammad lui-même vers 625, qui fonde l'alliance entre les exilés mecquois et les clans de l'oasis de Médine. En l'absence d'autre source contemporaine de la vie du Prophète, il faut donc se tourner vers le Coran pour essayer d'en savoir davantage sur le Muhammad historique. Ce « retour au Coran » est caractéristique des travaux les plus récents sur Muhammad, qu'ils s'inscrivent dans une démarche de critique textuelle, comme le remarquable *Coran des historiens* dirigé par Mohammad Ali Amir-Moezzi et Guillaume Dye (Cerf, 2019) ou qu'ils se maintiennent dans le cadre général de la tradition musulmane, comme *La Vie de Muhammad* du grand historien tunisien Hichem Djaït (Fayard, 2007-2012).

Le Coran, cependant, parle très peu de Muhammad. Son nom n'apparaît que quatre fois dans ses 6 236 versets, une cinquième fois sous la forme « Ahmad » dans un verset où Jésus annonce sa venue (Coran, LXI, 6), alors que celui d'Abraham (Ibrahim) apparaît à 69 reprises. En de très nombreux versets, en revanche, Dieu s'adresse sans le nommer à son prophète ou à ceux qui contestent l'authenticité de sa prophétie. A deux reprises, le Coran réfute que la Révélation résulte d'un travail d'écriture préalable effectué par son prophète (Coran, XXVIII, 48) ou par d'autres qui lui dicteraient les versets récités (Coran, XXV, 5). Outre ces considérations relatives à la prophétie, le Coran ne dit pratiquement rien de la vie de Muhammad, à une importante exception près : ses femmes. Les intrigues de son harem (Coran, LXVI, 3-5), l'injonction faite aux femmes et aux filles de son prophète de porter le voile (Coran, XXXIII, 59), enfin l'affaire du mariage de Muhammad avec la femme de son fils adoptif (Coran, XXXIII, 37, *cf. p. 55*) ont donné lieu à la révélation de versets *ad hoc*. Il est fort possible, cependant, que ces versets aient été substantiellement modifiés dans le contexte ouvert par sa mort en 632.

La recherche moderne a en effet remis en question le récit traditionnel de la collecte du Coran et de la fixation précoce de la Vulgate dès le règne d'Uthman (644-656), suggérant que le texte n'a été fixé que sous le règne du calife omeyyade Abd al-Malik (685-705). En un demi-siècle, de nombreuses modifications ont pu être apportées au texte coranique, et notamment la question très sensible de la succession du Prophète *(cf. p. 40)*. Il est donc très probable que la Vulgate du Coran ne reflète pas exactement la prédication de Muhammad. L'une des tâches des « éditeurs » anonymes du Coran a été en outre de distinguer strictement le Coran du hadith, la parole de Dieu rapportée par Muhammad de la parole de Muhammad lui-même. Ainsi, le « verset de la lapidation », dont Umar (634-644) affirmait qu'il avait été révélé par Dieu à Muhammad, est rapporté par la tradition, mais n'a pas été intégré au Coran : le Coran condamne les adultères non à la lapidation, mais à la flagellation (Coran, XXIV, 2). La délicate distinction initiale entre parole de Dieu et parole de Muhammad est illustrée par une formule présente presque à l'identique dans la tradition et dans le Coran (XXXIX, 23) : *« Le livre de Dieu est le plus beau des hadiths. »*

Si la biographie du Prophète est donc une élaboration tardive destinée à éclairer la compréhension du Coran et que le Coran lui-même est très peu disert sur la vie de Muhammad, alors la figure historique de Muhammad nous échappe presque entièrement. Reste cependant ce que le Coran peut nous apprendre sur les croyances de Muhammad et de ses contemporains, à condition d'en soumettre l'analyse à une critique rigoureuse. Ainsi « décapé » de considérations postérieures, Muhammad pourrait bien avoir été avant tout un prophète de la fin des temps, appelant à un monothéisme strict au sein d'une société arabe qui avait déjà rompu de longue date avec le polythéisme de ses ancêtres. ■

Julien Loiseau
Professeur à Aix-Marseille Université

MOTS CLÉS

Hadith
« Enseignements » ou « propos » du Prophète, transmis par milliers et mis par écrit dans une série de recueils au IXe siècle. Le hadith sert à l'interprétation du Coran mais est aussi une source majeure du droit.

Sira
« Vie exemplaire », titre donné à la biographie de Muhammad. Elle rassemble, dans l'ordre chronologique, les nombreuses traditions transmises à son sujet à partir du début du VIIIe siècle. La plus ancienne sira connue est celle d'Ibn Hisham (mort en 833), en partie fondée sur la sira d'Ibn Ishaq (mort en 767).

Sourate
Principale subdivision du Coran, équivalant à un chapitre. L'édition officielle en compte 114, classées par ordre de taille décroissante.

▸▸▸ nombreuses zones d'ombre demeurent sur la vie de Muhammad et la genèse du Coran *(cf. p. 36)*.

En revanche, ce qu'on ne met plus en doute, c'est l'existence d'un Muhammad historique. De plus en plus d'historiens pensent qu'au moins une partie du Coran est l'œuvre de Muhammad lui-même, ou du moins le produit de ses expériences spirituelles. C'est notamment le cas des 30 ou 35 dernières sourates, qui constituent ce qu'on appelle l'apocalyptique coranique, c'est-à-dire la description de la fin imminente du monde. L'attribution de ces sourates à Muhammad se justifie à la fois par leur ancienneté (il s'agit des strates les plus anciennes du corpus coranique, rédigées dans un arabe archaïque d'une extrême beauté, remontant au début du VIIe siècle) et par le simple fait que les musulmans postérieurs n'auraient eu aucun intérêt à fabriquer des textes annonçant la fin du monde alors que celle-ci n'avait pas eu lieu, car cela aurait décrédibilisé inutilement la parole du Prophète.

L'attribution et la datation des autres sourates posent plus de problèmes. Certains historiens pensent que le Coran comporte des textes antérieurs au Prophète, qui auraient appartenu à des traditions bibliques préexistantes avant d'être adaptés en arabe et intégrés au corpus coranique. On considère aussi que d'autres textes n'ont pas pu être produits avant les conquêtes et la constitution de l'empire arabe, dans la seconde moitié du VIIe siècle, et ont donc été rajoutés plus tard, après la mort du Prophète.

« Les dernières hypothèses situent la compilation officielle du Coran sous le règne d'Abd al-Malik (685-705) »

MOT CLÉ

Hégire

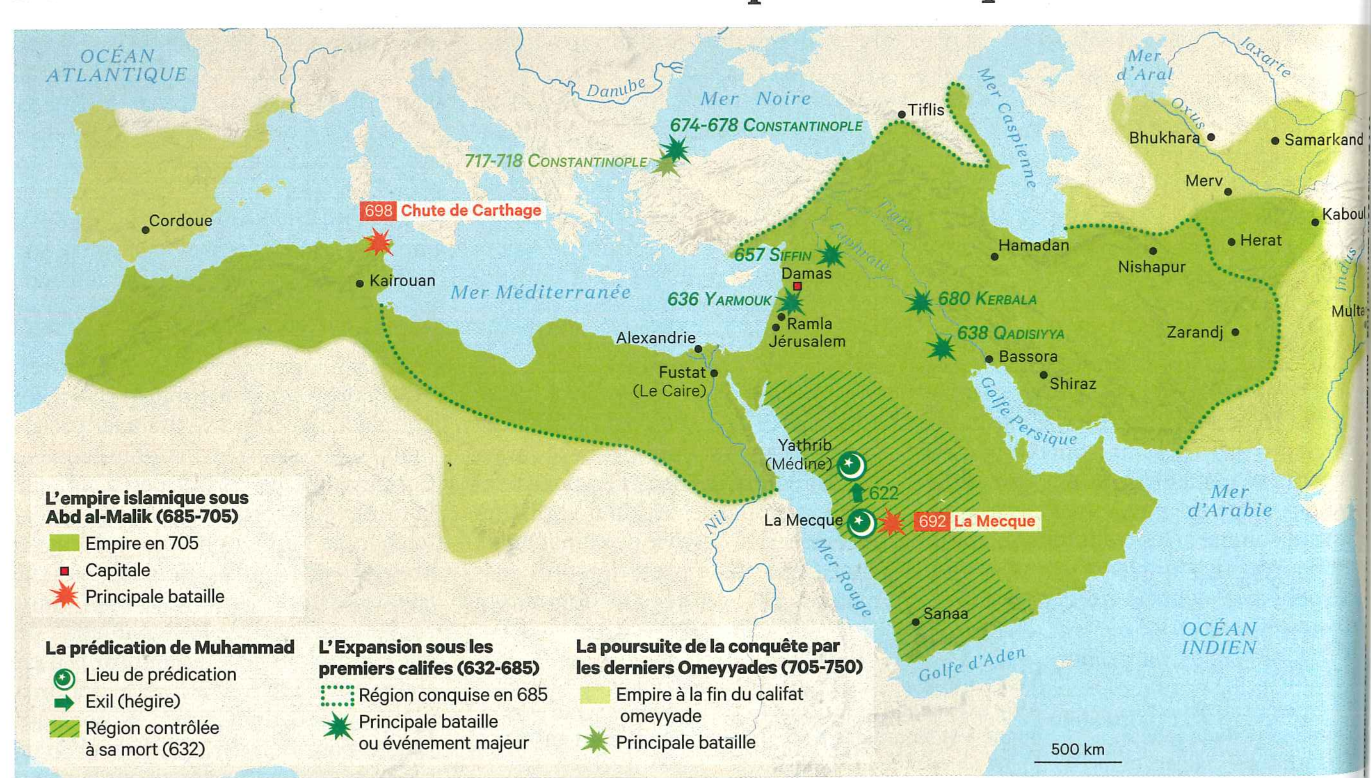
De l'arabe *hijra*, « exil » de Muhammad et de ses compagnons de La Mecque vers Médine, où ils seraient arrivés le 24 septembre 622. Pour marquer l'importance de l'événement, le calendrier musulman, mis en place une quinzaine d'années plus tard, commence au premier jour de l'année lunaire correspondante, soit le 16 juillet 622.

De quand date la version officielle du Coran telle que nous la connaissons aujourd'hui ?

Selon la tradition musulmane, la version officielle du Coran remonte à l'époque du troisième calife, Uthman (644-656), soit deux décennies à peine après la mort du Prophète, d'où le nom de « Vulgate uthmanienne » qui lui est parfois donné.

Si l'on peut admettre qu'une partie du texte a effectivement été élaborée sous le califat

Abd al-Malik et la naissance de l'empire islamique



Selon la tradition, se heurtant à l'opposition des Quraych, sa tribu d'origine, Muhammad quitte La Mecque pour Médine en 622 (c'est l'hégire), où il organise la vie de la première communauté musulmane et se lance à la conquête de la péninsule arabique et de la Palestine. Après sa mort, en 632, les querelles entre ses anciens compagnons n'empêchent pas la poursuite de l'expansion arabe. Aux quatre premiers califes succède le puissant califat omeyyade (661-750), qui établit sa capitale à Damas. Au cours du règne fondateur d'Abd al-Malik (685-705), l'islam est élevé au rang de religion d'État et l'arabisation de l'administration est engagée.



Mosaïques coraniques
Monument originel de l'Islam, achevé à Jérusalem en 691-692, le Dôme du Rocher est construit à l'emplacement supposé du temple de Salomon, pour concurrencer les églises de la Ville sainte. Le décor intérieur en mosaïque comporte les plus anciennes citations coraniques. Le décor extérieur date de Soliman le Magnifique (XVI[e] siècle).

d'Uthman, les dernières hypothèses tendent plutôt à situer la compilation officielle sous le règne du cinquième calife omeyyade, Abd al-Malik (685-705), soit environ soixante-dix ans après la mort de Muhammad. Certains considèrent même Abd al-Malik comme le véritable fondateur de l'islam en tant que religion officielle de l'empire, ce qui se justifie à la fois par l'œuvre législative et cultuelle considérable de ce souverain, et par la violence avec laquelle il chercha à unifier l'empire dont le Coran se fait peut-être l'écho. En effet, durant le demi-siècle qui sépare le règne d'Uthman de celui d'Abd al-Malik, le monde musulman a connu des transformations majeures (intensification des guerres civiles, poursuite de la conquête, constitution de l'empire arabe) à l'origine d'un véritable changement de paradigme : en seulement quelques décennies, on est passé du contexte de l'Arabie tribale, qui a vu naître le Prophète, à celui d'un immense empire s'étendant de l'Afrique du Nord à l'Asie centrale, sur lequel règne un calife qui se présente comme le successeur de Muhammad et le chef de l'islam.

Aux confins du VII[e]-VIII[e] siècle de notre ère, Abd al-Malik est le premier des grands califes omeyyades qui entreprend l'arabisation des structures impériales, avec l'adoption de ▶▶▶

Abd al-Malik, le fondateur

Cinquième calife de la dynastie omeyyade, Abd al-Malik (685-705) fut un grand législateur, le véritable organisateur de l'Empire islamique et celui qui fit de l'islam la religion officielle de l'empire. Sorti vainqueur de la seconde guerre civile (680-692), il rétablit le contrôle de l'empire sur l'Arabie, l'Irak et l'Iran. C'est sous son règne que fut achevée la conquête du nord de l'Afrique. Auteur d'importantes réformes fiscales et militaires, il joua un rôle décisif dans l'arabisation de l'administration en ordonnant l'adoption de l'arabe comme langue officielle unique de l'empire. Sa réforme monétaire donna naissance aux premières monnaies islamiques d'or (le dinar) et d'argent (le dirham) portant une légende en arabe. Surtout, son règne fut marqué par la fixation de la version officielle du Coran, ainsi que la construction du Dôme du Rocher sur l'ancienne esplanade du Temple à Jérusalem. Son œuvre fondatrice fut poursuivie par ses quatre fils, qui se succédèrent à la tête du califat entre 705 et 743 et entreprirent la conquête de l'Espagne et du sud de la France actuelle.



Dinar
Monnaie d'or frappée à Damas vers 696 avec une légende en arabe. L'effigie, empruntée à un modèle byzantin, représente soit Muhammad, soit le calife Abd al-Malik.

Omeyyades *vs* chiites, la guerre de succession

Cette enluminure du XVIe siècle représente la décapitation, le 10 octobre 680, du petit-fils du Prophète à Karbala et le massacre de ses troupes par les soldats du calife de Damas. Un événement qui enracine dans le sang le schisme entre sunnites et chiites.

A la mort de Muhammad, en 632, ses principaux compagnons désignent parmi eux son successeur, Abu Bakr, faisant le choix d'écarter Ali, son cousin et gendre, que certains de ses partisans considèrent pourtant comme le Messie, unique dépositaire de l'héritage spirituel et politique du Prophète. Là naît le schisme entre chiites (de l'arabe *chii*, « partisan » d'Ali) et la majorité des musulmans qui se reconnaîtront plus tard dans le sunnisme (de sunna, la tradition du Prophète). En 656, l'arrivée d'Ali au pouvoir après l'assassinat du troisième calife, Uthman (644-656), ouvre la première guerre civile entre musulmans, marquée par la rébellion du gouverneur de Syrie Muawiya, qui accuse Ali d'avoir commandité le meurtre de son prédécesseur. Le conflit se clôt en 661 avec l'assassinat d'Ali et la prise de pouvoir de Muawiya, mais renaît dès 680 avec l'avènement de Yazid Ier, fils de Muawiya, et la rébellion de Husayn, fils d'Ali et imam des chiites. Le massacre de Husayn et de ses partisans à Karbala, le 10 octobre 680, marque la rupture définitive entre le pouvoir impérial, incarné par les califes omeyyades puis abbassides, et les opposants chiites, qui voient dans les imams descendant de Husayn les seuls successeurs légitimes de Muhammad.

▶▶▶ l'arabe comme langue de l'administration, et de la législation : il est notamment à l'origine d'un certain nombre de lois concernant les terres des peuples conquis, ou le statut des Juifs et des chrétiens. On retrouve aussi son nom dans maints textes relatifs à l'élaboration du Coran, ce qui nous autorise à penser qu'il a été initiateur de la compilation officielle.

Comment expliquer dès lors que la tradition ait plutôt retenu le nom de son prédécesseur Uthman ?

L'explication est probablement d'ordre politique. Comme l'écrivait Alfred-Louis de Prémare[2], le grand islamisant français décédé en 2006, c'est sans doute Abd al-Malik lui-même qui a choisi de faire remonter la rédaction du Coran à Uthman, le premier calife omeyyade de l'Islam, afin de légitimer le pouvoir de la dynastie des califes issue de cette famille, en l'associant à la version officielle du texte le plus saint de l'islam. Cela ne veut pas dire pour autant que tous les musulmans ont accepté cette version « califale ». Le calife avait beaucoup d'ennemis, notamment les « proto-chiites », partisans d'Ali, qui contestaient la légitimité des Omeyyades à se présenter comme les successeurs du Prophète. L'acceptation de la version califale par tous les musulmans a pris en réalité plusieurs siècles et, jusqu'au début du Xe siècle de notre ère, au moins quatre versions différentes du Coran ont continué à circuler.

Le Coran a donc été en partie façonné par et pour l'empire. En amont, est-ce que le message coranique a été un facteur décisif des conquêtes arabes ?

La plupart des historiens, et je me reconnais dans cette idée, pensent qu'ajouter foi à une religion, c'est-à-dire à un ensemble de pratiques et de lois, prend beaucoup de temps. Une population tout entière ne devient pas croyante du jour au lendemain. Or, les conquêtes arabes ont commencé très peu de temps après la mort du Prophète, bien avant que les croyances qu'il prêchait aient vraiment eu le temps de s'enraciner. Nous sommes donc beaucoup à mettre en doute le rôle de la foi dans la dynamique des conquêtes arabes.

Sur ce point, Karl-Friedrich Pohlmann, un grand historien des religions allemand, a mis en lumière un fait extrêmement important. Éminent bibliste avant de devenir coraniste, il a appliqué un certain nombre de méthodes de la critique biblique aux sourates « guerrières » du Coran, les sourates VIII et IX. Ce qu'il a montré, c'est que Muhammad avait très probablement deux groupes de fidèles. Le premier rassemblait les croyants originels, qui ajoutaient foi au message premier de Muhammad proclamant la fin imminente du monde et demandant aux hommes de se repentir et de s'entraider les uns les autres. La notion de guerre sainte n'intervient jamais chez eux. Ce sont des gens pacifistes

et non militants, probablement très proches des Juifs et des chrétiens de leur entourage. Le second groupe rassemble ceux que le Coran appelle les « hypocrites », c'est-à-dire les Mecquois qui se sont convertis au message de Muhammad par opportunisme, après avoir été vaincus par les armes. A la différence des premiers, ces hommes sont des militants, qui pensent que les Arabes doivent préparer le monde au Jugement dernier par les armes, le butin et la conquête.

Je pense qu'on peut rapprocher cette division entre compagnons militants et non militants de ce qu'on connaît par ailleurs de la famille immédiate du Prophète, les Banu Hachim, qui s'occupaient des affaires religieuses à La Mecque, et les Omeyyades, membres de la même grande tribu des Quraych, qui s'occupaient plutôt des affaires économiques et des questions politiques. Ce sont ces hommes, ralliés à Muhammad surtout au moment de sa conquête de La Mecque en 630, qui ont pris le pouvoir à sa mort. En vertu de cette hypothèse, qui est étayée de manière très rigoureuse et érudite par Pohlmann, ces gens-là étaient à la recherche de butin avant même leur conversion, et n'ont fait que profiter de l'aura du Prophète pour assouvir leur soif de conquête.

« Un courant du chiisme continue de soutenir la thèse ancienne de la falsification du Coran »

Vous êtes vous-même un spécialiste de la genèse du chiisme. Pourriez-vous nous expliquer en quoi celle-ci est liée à l'écriture du Coran et aux premières rivalités entre musulmans ?

Parmi tous les courants qui ont, dans un premier temps, refusé la version officielle du Coran, les protochiites sont ceux qui ont adressé la critique la plus virulente à celle-ci. Même après le Xe siècle, quand en apparence tous les musulmans ont accepté la version officielle, il y a toujours eu un courant souterrain dans le chiisme pour soutenir la thèse ancienne de la falsification du Coran, et ce jusqu'à maintenant.

Pour expliquer ce phénomène, il faut en revenir au message même du Prophète. Souvenez-vous : Muhammad est venu principalement annoncer la fin du monde, et il appartenait à une tradition biblique. Logiquement, il aurait également dû annoncer la venue du Messie, du Sauveur de la fin du monde. Or, curieusement, la figure du Messie est absente du Coran. Jésus est certes appelé *Al-Masih*, mais rien n'est dit de ce mot extrêmement chargé. A l'inverse, dans le hadith, le Prophète parle beaucoup de l'avènement du Sauveur, qui est même assimilé à Jésus dans les strates anciennes du hadith. C'est seulement plus tard, très probablement sous Abd al-Malik, que la figure du Sauveur a été arabisée et est devenue aux yeux des sunnites l'un des descendants indéterminés du Prophète. Par ailleurs, le Coran ne dit rien sur les contemporains de Muhammad.

Comment expliquer ce silence majeur ? C'est là qu'interviennent les chiites et leur critique de la version officielle. Pour eux, la dimension messianique était bien présente dans le message originel du Prophète. Certains textes chiites anciens affirment même que plusieurs compagnons du Prophète, membres du premier groupe de croyants non militants, considéraient qu'Ali, son cousin germain et son gendre, l'époux de sa fille aînée Fatima et le père de ses deux seuls petits-fils, Hasan et Husayn, était une nouvelle manifestation de Jésus, le Sauveur lui-même. Les chiites sont les descendants de ces premiers partisans d'Ali, et considèrent celui-ci comme leur premier imam, le saint par excellence, la manifestation la plus exemplaire des attributs de Dieu. Pour eux, la mention de la dimension messianique du message de Muhammad, appliquée en particulier à Ali, a été effacée du Coran au moment de la compilation officielle par les membres du second groupe de croyants militants, ces « hypocrites » qui se sont emparés du pouvoir à la mort du Prophète en écartant Ali, et qui ont fondé l'Empire omeyyade au terme de plusieurs décennies de guerre civile.

En effaçant cet aspect, les adversaires d'Ali auraient cherché non seulement à cacher son statut particulier dans le message du Prophète, mais également à faire oublier que ce dernier avait annoncé la fin imminente du monde, un monde qu'ils avaient depuis conquis et qu'ils n'avaient dès lors plus aucun intérêt à voir disparaître.

A l'inverse, cette dimension messianique originelle est restée bien vivante dans le chiisme, même après la mort d'Ali, dont le statut messianique a été transmis à ses descendants, les imams, parmi lesquels est censé apparaître le Sauveur.

Pour ces chiites, les suppressions et ajouts postérieurs expliqueraient le caractère déstructuré et fragmentaire du Coran tel qu'on le connaît aujourd'hui, et permettraient également de comprendre l'absence presque totale des ▸▸▸

MOTS CLÉS

Calife

De l'arabe *khalifa*, « successeur » ou « lieutenant ». Porté pour la première fois par Abd al-Malik (685-705), sous la forme *khalifat Allah* (lieutenant de Dieu), ce titre s'impose chez les Abbassides à partir de 775. Au Xe siècle, ce titre théoriquement universel est porté à la fois par le souverain abbasside de Bagdad (sunnite), le souverain fatimide du Caire (chiite) et le souverain omeyyade de Cordoue (sunnite).

Imam

« Guide » de la communauté musulmane. Pour les sunnites, l'imam par excellence est le calife. Plus généralement, il est celui qui dirige la prière. Aujourd'hui, il y en a un ou plusieurs dans chaque mosquée, souvent un simple croyant.

À SAVOIR

Le mutazilisme et la querelle du Coran créé ou incréé

Les penseurs musulmans s'accordaient pour voir dans le Coran la parole de Dieu mais s'opposaient sur la nature du texte. Dieu avait-il créé le Coran en le révélant à Muhammad ? Ou bien le Coran était-il de toute éternité un attribut de Dieu ? Le calife Abd Allah al-Mamun (813-833), partisan du mutazilisme, courant de pensée rationaliste, voulut imposer la doctrine du Coran créé. De 833 à 849, les ulémas furent soumis à « l'épreuve » *(mihna)* de la question du Coran créé. Cette querelle donnait aux califes l'occasion d'imposer leur autorité en matière de dogme. Mais l'opposition des ulémas fut plus forte. L'abandon de la doctrine du Coran créé marque la séparation définitive en Islam entre pouvoir politique et autorité religieuse.

Enquête sur le palimpseste de Sanaa

La découverte au Yémen d'un des plus vieux corans du monde a bouleversé nos connaissances sur la transmission du texte sacré de l'islam.

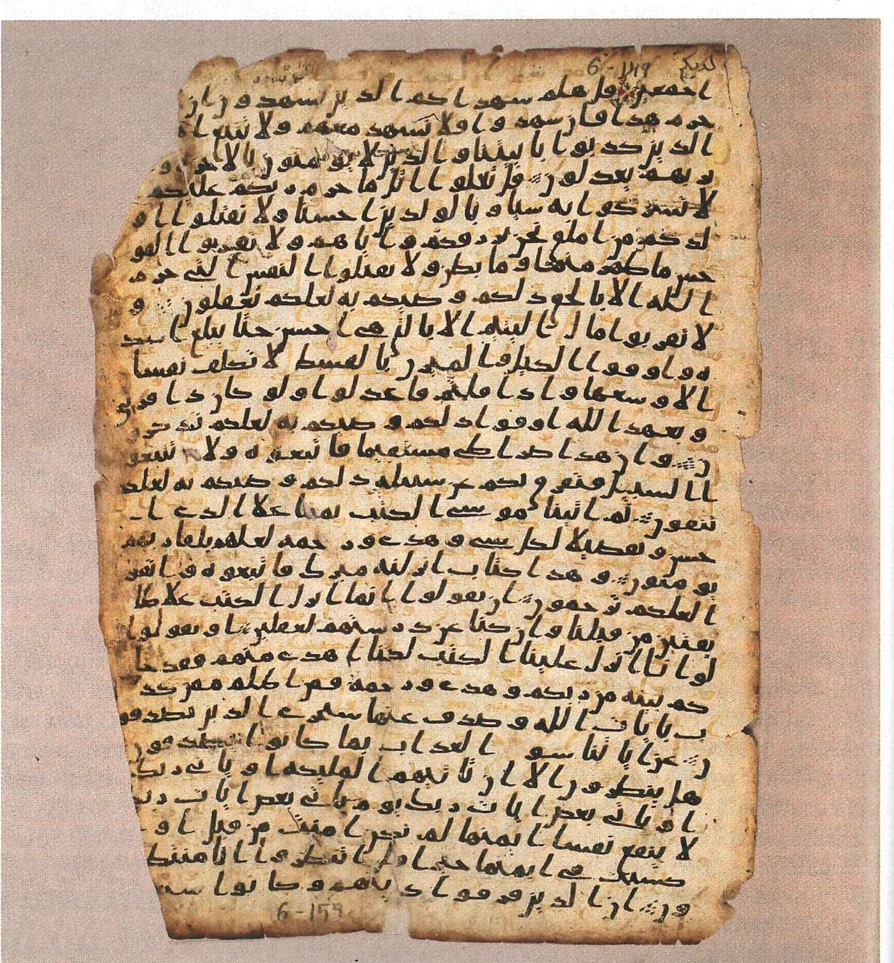
En 1973, au Yémen, à l'occasion de travaux de rénovation entrepris dans la grande mosquée de Sanaa, l'une des plus anciennes du monde musulman, des ouvriers ont trouvé des manuscrits entreposés dans l'espace situé entre le toit et le plafond. En très mauvais état, ces livres avaient été abandonnés là, sans doute après un réaménagement de la bibliothèque de la mosquée – probablement récent, à en juger par la présence d'imprimés. Parmi ces milliers de fragments de parchemins, les chercheurs allemands chargés de les restaurer puis de les classer firent une découverte étonnante : un palimpseste, c'est-à-dire un texte où chaque ligne d'écriture en recouvre une autre plus ancienne.

Les palimpsestes, permettant de réutiliser plus d'une fois un support, sont communs à beaucoup de cultures matérielles. Ici, le texte effacé reste visible. Plus étonnant : les deux textes qui se superposent sont des fragments du même texte, le Coran. Ils ont pourtant été copiés l'un après l'autre, à quelques décennies d'intervalle. Or la tradition musulmane établit que le texte canonique, préservant la parole révélée et dictée par Dieu à Muhammad, aurait été définitivement fixé déjà au milieu du VIIe siècle. Pourquoi donc le texte initial aurait-il été entièrement supprimé au profit d'un texte identique ?

Des variantes inconnues

Avant d'essayer de répondre à cette question, penchons-nous sur les caractéristiques matérielles de ce manuscrit. Il s'agit d'un livre du Coran en bonne et due forme, ressemblant aux grands volumes que l'on trouve dans les mosquées (et non à des notes d'enseignement consignées sur des feuilles indépendantes). Les 80 feuillets que l'on parvient à rassembler aujourd'hui équivalent à environ la moitié du manuscrit complet. D'après les styles d'écriture et les habitudes des deux scribes ayant contribué à sa copie, ce manuscrit semble avoir été écrit au cours de la deuxième moitié du VIIe siècle. Les datations obtenues par le carbone 14 renvoient plutôt à la première moitié de ce même siècle, mais beaucoup d'incertitudes demeurent sur l'interprétation de tels résultats, qui correspondent, plus sûrement, à la date de la mort des moutons dont la peau a fourni le parchemin.

Ensuite, nous savons que le texte effacé, aujourd'hui en bonne partie



Décrypter le Coran dissimulé

Ci-dessus : l'un des feuillets du palimpseste retrouvé dans la mosquée de Sanaa. En 2005, un projet financé par le CNRS a permis de photographier une partie des feuillets sous lumière claire et ultraviolette. Le texte effacé a pu être presque intégralement reconstruit (l'équipe franco-allemande du projet Coranica prépare une édition complète). Ici, on peut lire les versets 149 à 159 de la sourate VI. Entre les lignes, on distingue une écriture effacée : malgré les variantes, on peut identifier les versets 87 à 96 de la sourate II.

déchiffré, révèle des variantes textuelles du Coran jusqu'alors inconnues. Les dizaines d'autres manuscrits connus du Coran, datant de la même époque que le palimpseste, voire d'une période un peu plus ancienne, et découverts dans d'autres mosquées du monde islamique, observent tous à la lettre la transmission du texte canonique, à quelques différences orthographiques près. Ici, en revanche, les modifications sont plus importantes : on décèle l'utilisation de synonymes pour certains termes, des omissions, des ajouts ou des transpositions de mots ou de groupes de mots à l'intérieur d'un même verset. Il arrive aussi que les sourates soient agencées d'une autre manière que dans le Coran canonique, sans contrecarrer pour autant le principe d'organisation du texte, allant de la plus longue à la plus courte.

En somme, si ce texte reste très proche de la version du Coran que nous connaissons aujourd'hui, et si ses variantes n'interfèrent pas avec le sens admis, celles-ci laissent néanmoins penser qu'il pourrait s'agir d'une transmission du Coran selon le sens, plutôt que d'une transmission respectant littéralement le texte. Et c'est bien là que se situe le caractère le plus original et controversé de ce document, qui a d'ailleurs soulevé d'énormes discussions chez les spécialistes, car il est à ce jour l'unique témoin de ce type de transmission.

C'est certainement pour faire oublier ces transmissions préalables que le texte initial du palimpseste a été supprimé et remplacé par le texte canonique. Cela nous conduit à réfléchir à la nature de ce texte effacé. Témoigne-t-il d'une version antérieure au texte canonique, produite dans l'entourage du Prophète ? Ou bien s'agit-il d'un manuscrit rescapé d'une tradition scribale parallèle au texte canonique, osant transmettre la parole révélée – volontairement ou non – de façon plus libre ?

Cette réflexion devrait s'étendre à l'ensemble du corpus actuel : les manuscrits conservés sont-ils représentatifs de toute l'histoire du Coran ou seulement d'une partie ? Existait-il d'autres corans « non canoniques », qui auraient soigneusement été filtrés par des générations de lecteurs ? Quoi qu'il en soit, si le palimpseste de Sanaa est parvenu jusqu'à nous, c'est bien parce qu'il a été caché. Non pas dans le faux plafond de la mosquée, mais bien en dessous du texte canonique. ■

Éléonore Cellard
Postdoctorante au Collège de France

▶▶▶ contemporains du Prophète contrairement à un élément très présent dans les autres textes de la tradition biblique.

Cependant, il ne s'agit là que de la thèse défendue par les sources chiites, qui sont tout aussi orientées que les sources sunnites dites orthodoxes. Ce qui est important, c'est de les prendre en compte, ce que ne faisait pas jusqu'à il y a quelques décennies l'islamologie, restée fidèle au cadre fixé par l'orthodoxie sunnite. Or il est toujours intéressant de considérer le point de vue des vaincus de l'histoire, qui dans le cas présent permet d'expliquer un certain nombre de contradictions des vainqueurs. Et ce d'autant que la base de la thèse chiite va dans le même sens que les historiens, puisqu'elle affirme que le Coran s'inscrit dans l'histoire, que le texte coranique a été rédigé dans un contexte de guerre civile, marqué par une connivence entre les milieux du pouvoir califal et des lettrés, et que cette rédaction a pris du temps et a impliqué plusieurs rédacteurs.

« *Dans les trois premiers siècles de l'islam, on est frappé par l'élaboration très précoce des sciences coraniques* »

Vous insistez beaucoup sur le décalage entre ce que dit le Coran et ce qu'on lui a fait dire par la suite. Comment le texte a-t-il été interprété par la tradition savante de l'islam médiéval ?
Dès le départ, les savants musulmans ont présenté le Coran comme la parole divine, le fruit de la Révélation. Mais ils ont aussi très rapidement pris conscience du caractère problématique du texte. C'est ce que prouve l'élaboration très précoce des sciences coraniques dès les trois premiers siècles de l'islam, qui visaient une meilleure compréhension du Coran.

L'une d'entre elles étudie la composition du Coran, dont elle aspire à justifier la structure décousue et désarticulée, en réponse aux critiques que les savants juifs et chrétiens adressaient à l'islam dans le cadre des grandes controverses théologiques de l'époque. Or, quand on regarde les livres qui composent ce genre littéraire, on s'aperçoit que chaque auteur a donné une explication différente à l'organisation du texte.

Autre science coranique : celle des circonstances de la Révélation *(asbab al-nuzul)*, qui cherchait à expliquer dans quelles circonstances « historiques » (une bataille, une querelle familiale, un événement quelconque, etc.) telle ou telle sourate, tel ou tel verset, avait été révélé. Là encore, les auteurs ont apporté des réponses très diverses : parfois, pour un même verset, il y a jusqu'à quatorze circonstances de révélation différentes. De même pour la science de l'abrogation, qui visait à expliquer les contradictions ▶▶▶

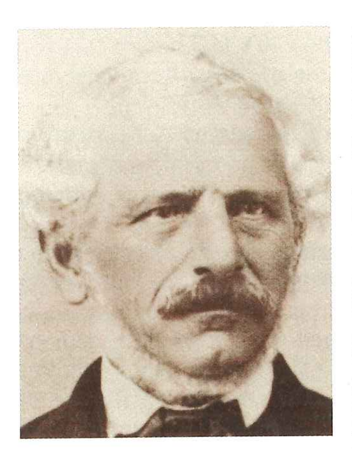
▸▸▸ nombreuses contenues dans le texte, par exemple concernant la consommation de vin, présenté tour à tour comme une boisson paradisiaque, au même titre que le lait et le miel, comme une boisson dont la consommation est interdite seulement au moment de la prière, et comme une boisson démoniaque totalement proscrite. Pour surmonter ces contradictions, la science de l'abrogation postulait qu'un verset récent abrogeait les versets plus anciens lorsqu'il entrait en contradiction avec ces derniers. Cela a posé beaucoup de problèmes théologiques aux musulmans, qui ne comprenaient pas comment Dieu pouvait changer d'avis sur un sujet donné. Et puis, selon les auteurs, le nombre des versets abrogeants et abrogés variait de 3 à 400.

Tout cela montre que le Coran était éminemment problématique pour les musulmans. Mais, à mon sens, les lettrés ont su faire de cette faiblesse une vraie force. Pour comprendre leur texte sacré ils sont allés chercher des clés de lecture dans d'autres cultures, chez les Juifs, les chrétiens, les manichéens, les Grecs, les Iraniens, etc. Par là, ils ont fait de l'islam une culture exégétique. Or on sait que le besoin exégétique est un facteur civilisateur : à partir du moment où l'on recourt à l'exégèse, c'est qu'on considère qu'un texte ne se limite pas à sa littéralité, qu'il a plusieurs strates de sens, dont l'interprétation nécessite de faire varier les points de vue. C'est de cette distance par rapport à la lettre que naît la culture.

A partir de quand les savants ont-ils commencé à faire une lecture historique et critique du Coran ?

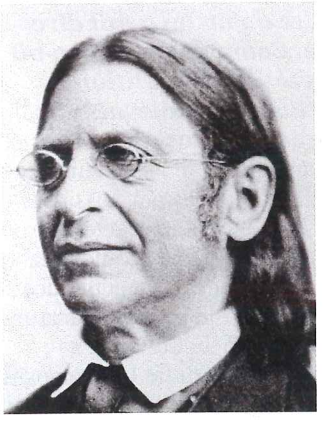
Les premières études historico-critiques, fondées sur l'histoire et la philologie, remontent à la première moitié du XIX[e] siècle, en Allemagne. Elles ont été l'œuvre de savants, majoritairement juifs, qui avaient une très bonne connaissance de la Bible et des langues bibliques – l'hébreu, le grec et le syriaque. Ces biblistes se sont, tout d'abord, intéressés au Coran en raison des parallèles qu'ils y trouvaient avec les textes bibliques. Le pionnier d'entre eux est sans doute Abraham Geiger, auteur de la première grande étude philologique du Coran. Par la suite, Theodor Nöldeke et ses disciples ont écrit une somme monumentale sur

Les grands pionniers



GUSTAV WEIL (1808-1889)

Orientaliste allemand, professeur à l'université de Heidelberg. Il fut l'un des premiers à utiliser les sources musulmanes les plus anciennes pour faire une histoire critique des commencements de l'islam. Il consacra plusieurs études à la personne de Muhammad, dont une biographie complète (*Mohammed Der Prophet*, 1843), et une traduction de la sira d'Ibn Hisham (mort en 833).



ABRAHAM GEIGER (1810-1874)

Rabbin et théologien allemand, pionnier de l'étude scientifique du judaïsme. Figure majeure du « judaïsme réformé », qui visait à expurger la religion juive de sa dimension archaïque et nationaliste pour la recentrer sur un noyau universaliste compatible avec la modernité, il a mené plusieurs travaux sur les Juifs antiques et a livré une grande étude comparative du judaïsme et de l'islam.



THEODOR NÖLDEKE (1836-1930)

Orientaliste allemand, professeur à l'université de Strasbourg. Dans sa monumentale *Geschichte des Qorans* (*Histoire du Coran*, 1860), qui lui valut le prix de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et fut poursuivie par ses élèves après sa mort, il identifia les différentes strates du corpus coranique et proposa une première analyse critique de sa genèse.

MOHAMMED

ET LA FIN DU MONDE

ÉTUDE CRITIQUE SUR L'ISLAM PRIMITIF

PAR

PAUL CASANOVA

Professeur de langue et littérature arabes au Collège de France



PAUL CASANOVA (1861-1926)

Historien et orientaliste français, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale et professeur de langue et littérature arabes au Collège de France à partir de 1909. Il écrivit plusieurs ouvrages sur l'histoire de la ville du Caire et sur la religion musulmane, et fut le premier à insister sur la dimension apocalyptique du message du Prophète dans son livre *Mohammed et la fin du monde* (1911).

l'histoire du Coran, la *Geschichte Des Qorans*, qui est rapidement devenue un classique du genre.

Au siècle suivant, deux grands tournants ont été pris par les études coraniques. Le premier s'est produit dans les années 1970, en Allemagne, avec Günter Lüling, en Angleterre, avec l'Américain John Wansbrough, puis la Danoise Patricia Crone et le Britannique Michael Cook. Les écrits de ces savants ont fait couler beaucoup d'encre, mais ils ont eu le mérite de mettre sur pied des repères méthodologiques et épistémologiques solides qui restent toujours valables. Ils ont notamment montré que les sources islamiques ne sont pas fiables sur les origines de l'islam et du Coran, qu'elles sont pleines de contradictions, d'invraisemblances et de légendes. Cela ne veut pas dire qu'il faut les rejeter, mais qu'il faut les lire avec prudence critique, en prêtant attention à leurs contradictions. L'autre apport majeur des années 1970, c'est qu'il est nécessaire d'intégrer l'étude tout aussi critique des sources non islamiques contemporaines des débuts de l'islam, zoroastriennes, juives et chrétiennes, qui constituent souvent des contrepoints utiles aux textes islamiques postérieurs.

Le second tournant s'est produit dans les années 2000, avec la mise en évidence de l'influence clé du christianisme de langue syriaque dans l'écriture du Coran, et avec l'intégration de l'histoire matérielle (archéologie, épigraphie, paléographie, codicologie), dont les représentants mènent aujourd'hui un dialogue fécond avec les historiens et les philologues islamisants.

« Une démarche historico-critique peut porter atteinte à des croyances accessoires, mais pas à la foi »

L'ouvrage que vous venez de diriger avec Guillaume Dye,* Le Coran des historiens*, est l'héritier de ces nouvelles recherches. Quels sont les objectifs de cette somme monumentale ?

Le premier objectif est d'offrir une synthèse des recherches depuis le XIXe siècle et la naissance des études coraniques, mais surtout depuis le tournant des années 1970. Elle s'imposait à nos yeux, dans la mesure où les avancées des années 2000 ont donné lieu à une explosion du nombre de publications dans le domaine des études coraniques, avec la création de groupes de recherche un peu partout dans le monde, rassemblant des savants de diverses disciplines, dont certains fournissent des travaux de très grande qualité, d'autres un peu plus discutable.

Mais, au-delà de la synthèse, l'ouvrage se veut aussi une reconnaissance de dette intellectuelle à l'égard des savants du XIXe et du début du XXe siècle, qui ont joué un rôle majeur dans la fondation des études coraniques mais dont les noms avaient parfois été injustement oubliés. Je pense par exemple à Paul Casanova, professeur au Collège de France dans les années 1900, qui a été très en avance sur son époque. Ce qu'il disait a été balayé par les autres islamologues de son temps, parce qu'il insistait sur la dimension apocalyptique du message de Muhammad, sur laquelle on a tendance à revenir aujourd'hui. Son ouvrage *Mohammed et la fin du monde* est d'une importance cruciale dans les études sur l'origine de l'islam. En plus de cette synthèse, notre livre présente au public les dernières recherches sur le Coran.

Le deuxième objectif est en quelque sorte politique. *Le Coran des historiens* vient compléter l'éclairage apporté par le *Dictionnaire du Coran* que j'avais dirigé en 2007 chez Robert Laffont, qui s'inscrivait déjà dans une démarche civique. A la suite des attentats de 2001, certains cherchaient à imposer une vision très monolithique de l'islam : soit une religion de conquête et de violence chez les polémistes, soit une religion de salut pour tous chez les apologètes. L'idée du *Dictionnaire* était de sortir de cette confrontation binaire en soulignant la très grande diversité des représentations et des interprétations du Coran par les musulmans (théologiens, exégètes, juristes, mystiques, etc.). *Le Coran des historiens* apporte un éclairage complémentaire, en s'intéressant non pas à ce que disent les musulmans de leur texte sacré, mais à ce qu'il s'est passé avant et pendant l'établissement du corpus coranique, au « Coran avant l'islam ». Nous avons ainsi voulu appliquer un regard philologique, critique et distancié au Coran, bien sûr dans le plus grand respect de l'objet et de ceux qui y croient.

Souvent, les étudiants et les musulmans croyants avec qui je discute me demandent si cette approche ne constitue pas une menace pour leur foi. En guise de réponse, je fais généralement référence à quelques grands penseurs de l'islam, en particulier Al-Ghazali, un théologien sunnite du XIe-XIIe siècle, et Ibn Arabi, un grand mystique du XIIe-XIIIe siècle. Ces penseurs ont fait une distinction entre la croyance et la foi, affirmant que la foi peut être polluée par un certain nombre de croyances, et que pour consolider celle-ci il faut en partie abandonner celles-là. La foi est quelque chose de très énigmatique, de l'ordre du sentiment intérieur, presque de l'amour. La croyance, elle, relève de l'histoire et découle de la culture, de l'éducation, de ce que nous transmet notre entourage. Je pense qu'une démarche historico-critique peut porter atteinte à un certain nombre de croyances, mais pas à la foi. Elle permet de distinguer l'essentiel de l'accessoire, d'éliminer les croyances accessoires pour mieux préserver la foi essentielle. En ce sens, l'histoire ne menace pas la foi. Elle peut même la consolider. ■

(Propos recueillis par Julien Loiseau, Ariane Mathieu et François Mathou.)

Avant l'islam

Une Arabie juive et chrétienne

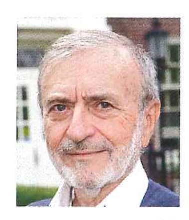
Bien avant la prédication de Muhammad, l'Arabie était loin d'être le désert barbare et polythéiste longtemps décrit par les savants musulmans. Y dominait le royaume de Himyar, déchiré par les rivalités entre chrétiens et Juifs.

Par Christian Julien Robin

Pour comprendre la portée des réformes politiques et religieuses qui sont attribuées à Muhammad, fils d'Abd Allah, le prophète de l'islam, il est nécessaire de connaître l'état de l'Arabie avant ces évolutions.

Les savants des premiers siècles de l'Islam (VIIIe-IXe siècle de l'ère chrétienne) ont réalisé une extraordinaire collecte de témoignages auprès des descendants des premiers musulmans pour mieux saisir la signification et les circonstances de la Révélation. Mais il n'est guère douteux que ces témoignages ont été gauchis par les théologiens musulmans afin d'établir un contraste entre la misère matérielle et morale du pays avant la Révélation et la fortune politique de la principauté théocratique fondée par Muhammad qui, en une dizaine d'années, accède au statut d'empire universel.

A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, les savants européens se sont aussi interrogés sur la formation de l'Islam : ils se sont naturellement fondés sur les récits élaborés par les musulmans et, dans le même temps, ont cherché à savoir s'il subsistait en Arabie des vestiges archéologiques remontant à l'époque de Muhammad (années 570-632). Si aucun vestige de cette époque n'a été identifié jusqu'à présent, les découvertes qui éclairent désormais la situation politique, culturelle et religieuse de l'Arabie pendant les siècles précédents se sont multipliées. Elles révèlent que les connaissances des savants musulmans sur le passé de l'Arabie ne remontaient pas au-delà de la génération de Muhammad et que ce qu'on savait de l'Arabie d'alors était fort limité et plus ou moins remodelé dans une perspective apologétique.



L'AUTEUR
Directeur de recherche émérite au CNRS (Paris) et membre de l'Institut, Christian Julien Robin a notamment dirigé **Les Préludes de l'Islam. Ruptures et continuités dans les civilisations du Proche-Orient, de l'Afrique orientale, de l'Arabie et de l'Inde à la veille de l'Islam** *(De Boccard, 2013),* **Les Origines du Coran. Le Coran des origines** *(Académie des inscriptions et belles-lettres, 2015) et* **Le Judaïsme de l'Arabie antique** *(Brepols, 2015).*

Des découvertes majeures

Sur deux points majeurs, les recherches archéologiques entreprises à partir des années 1970 modifient radicalement la vision traditionnelle. Premièrement, l'adhésion aux religions monothéistes, le judaïsme en Arabie du Nord-Ouest et au Yémen, le christianisme à Najran (entre le Yémen et l'Arabie désertique) et en Arabie orientale, a été massive dans les classes dirigeantes. A partir de 400 de l'ère chrétienne environ, on ne trouve plus aucune trace archéologique de rites polythéistes, alors que les textes épigraphiques et les symboles juifs et chrétiens sont nombreux. Le deuxième changement radical se situe dans le champ politique. L'Arabie des archéologues est bien différente du pays misérable, isolé et voué à l'anarchie que les savants musulmans ont réinventé sous le nom de Jahiliyya (littéralement, « Le temps de l'ignorance [de Dieu] »). Elle est en grande partie unifiée par le royaume yéménite de Himyar, qui devient progressivement, à partir de 350 environ, un acteur significatif dans l'affrontement entre Byzantins et Perses sassanides.

Grâce à la découverte récente de plusieurs inscriptions rupestres, l'image de l'Arabie des années 530-565 a été substantiellement révisée. Le royaume yéménite de Himyar, qui est officiellement chrétien, domine la presque totalité

Marques juives et chrétiennes

Ci-contre, sur ce rocher du désert dans les environs de Tayma (aujourd'hui en Arabie saoudite), on trouve une menorah, le chandelier à sept branches, objet cultuel du judaïsme, gravée au temps de l'Arabie préislamique. A gauche, c'est une croix chrétienne, dessinée au milieu du VIe siècle, qui accompagne une inscription du roi Abraha à Murayghan (à 200 km au nord de Najran).

Dynastie himyarite

Sur ce récipient de bronze, la présence des symboles de la dynastie himyarite indique qu'il s'agissait probablement d'une unité officielle de contenance.

de la péninsule. Il s'étend jusqu'à la côte du golfe Persique (au nord-est) et à celle du golfe d'Aqaba (au nord-ouest). Son territoire inclut l'oasis de Yathrib (aujourd'hui Médine), mentionnée dans la liste des territoires qui font leur soumission, et probablement La Mecque (qui n'est jamais citée dans les sources préislamiques, parce que c'est encore une bourgade très modeste).

Le christianisme du royaume de Himyar est illustré notamment par l'édification d'une immense église à Sanaa, au Yémen, vers 559-560, dont la splendeur, qui a stupéfié les contemporains, est restée gravée dans les mémoires *(cf. p. 50)*. Sa construction est attribuée à Abraha, un roi de Himyar, qui a régné de 532 à 565 et aurait voulu faire de Sanaa, la ville qu'il venait de choisir comme capitale, un centre religieux majeur dans la péninsule arabique, afin d'accélérer l'unification religieuse de son royaume.

On a longtemps cru que cette église était une légende musulmane, qui aurait été inventée afin d'expliquer pourquoi le roi Abraha voulait supprimer le pèlerinage de La Mecque (un pèlerinage préislamique polythéiste, ouvert aux croyants de toutes obédiences, notamment aux chrétiens). Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Cette église a bien existé, comme le prouvent les chapiteaux sculptés de style aksumite (éthiopien), dont deux sont décorés de croix, remployés dans la grande mosquée de Sanaa. Par ailleurs, on dispose aujourd'hui de multiples preuves du fait que le royaume d'Abraha était officiellement chrétien, même si son christianisme semble dévier vers une voie moyenne entre judaïsme et christianisme *(cf. p. 48)*. Les choix d'Abraha ont manifestement rencontré un écho favorable, puisqu'ils ont survécu à son règne, inspirant la doctrine de Muhammad sur le Messie et le Saint-Esprit, quelques décennies plus tard. Muhammad, cependant, fait un pas de plus en tentant une réconciliation entre monothéisme et polythéisme, avec par exemple l'intégration du temple de La Mecque et de certains de ses rites (comme le pèlerinage) dans la nouvelle religion.

Himyar, royaume juif

Il convient maintenant d'expliquer comment le royaume de Himyar sur lequel règne Abraha est devenu chrétien. Ce n'est pas grâce à une conversion des polythéistes d'Arabie au ▶▶▶

▸▸▸ christianisme, mais à la suite d'un conflit sanglant entre les Juifs, qui dominaient Himyar depuis près de cent cinquante ans et le royaume chrétien d'Aksum, en Éthiopie. Pour bien comprendre l'enchaînement des événements et l'importance du royaume de Himyar, principale puissance d'Arabie entre 350 et 570 environ, il n'est pas inutile de remonter dans le temps.

La civilisation sudarabique apparaît au Yémen intérieur, dans les basses vallées qui débouchent sur le vaste désert de l'Arabie centrale, vers 1000 avant l'ère chrétienne. Elle s'épanouit grâce aux surplus que procure le commerce des produits aromatiques yéménites, comme l'encens et la myrrhe[1]. Les échanges à longue distance se font alors par les voies terrestres qui relient l'Arabie du Sud aux pays de l'arc Égypte-Levant-Mésopotamie. Le creuset de la civilisation sudarabique est le fameux royaume de Saba, mentionné dans la Bible.

Au IVe siècle, au Yémen, les familles princières de la montagne adhèrent à une forme particulière de judaïsme

Notes
1. Cf. C. J. Robin, « Au temps de l'Arabie heureuse », *L'Histoire* n° 354, juin 2010, pp. 50-55.
2. Cf. J. Beaucamp, F. Briquel-Chatonnet, C. J. Julien, « Chrétiens et martyrs dans l'Arabie heureuse », *L'Histoire* n° 207, février 1997, pp. 66-69.

A l'origine, Himyar n'était qu'une petite tribu des montagnes méridionales du Yémen, vivant principalement de l'agriculture, grâce aux abondantes pluies de la mousson d'été. Ses princes sortent de l'obscurité quand ils s'emparent du trône de Saba vers le début de l'ère chrétienne, avec l'aide des Romains et des Nabatéens, qui étaient parvenus jusqu'à Marib (berceau de la civilisation sudarabique et capitale du royaume de Saba) en 25 avant notre ère.

La capitale de Himyar est la ville de Zafar, à 2 750 m d'altitude, aujourd'hui un minuscule village à 130 km au sud de Sanaa. La résidence royale, le palais Raydan, donne son nom à la dynastie Dhu-Raydan. Dans leurs écrits, les Himyarites utilisent le sabaïque, une langue légèrement différente de celle qu'ils parlent et de l'arabe. L'écriture est l'alphabet consonantique partagé par tous les peuples de l'Arabie du Sud, le « sudarabique ». C'était une singularité de la région que d'avoir la même écriture alors que la diversité linguistique y était très grande. On peut même parler d'unité culturelle dans la mesure où le répertoire iconographique, l'architecture, le travail de la pierre et du bronze, ainsi que bien d'autres aspects de la civilisation matérielle présentent d'innombrables traits communs.

Dans la seconde moitié du IIe siècle de l'ère chrétienne, les Aksumites d'Éthiopie envahissent l'Arabie occidentale et s'allient avec des princes sabéens qui restaurent un royaume de Saba indépendant. S'ensuivent des guerres acharnées pendant plus d'un siècle (150-270 environ), au terme desquelles les Himyarites reprennent le dessus. L'immense prestige que leur vaut leur victoire leur permet d'annexer définitivement Saba (vers 275) et de conquérir le Hadramawt, le dernier royaume encore indépendant en Arabie méridionale (vers 300). Pour la première fois de son histoire, la totalité du Yémen actuel (et même un peu plus) est unie sous une même couronne.

L'émergence d'une nouvelle puissance en Arabie du Sud provoque des inquiétudes chez les Perses sassanides et chez les Romains. Un raid d'avertissement qui atteint *« Najran, la ville de Shammar »* est lancé par un roi arabe de la vallée de l'Euphrate, tributaire des Sassanides, Imru al-Qays, fils d'Amr, *« roi de tous les Arabes »*.

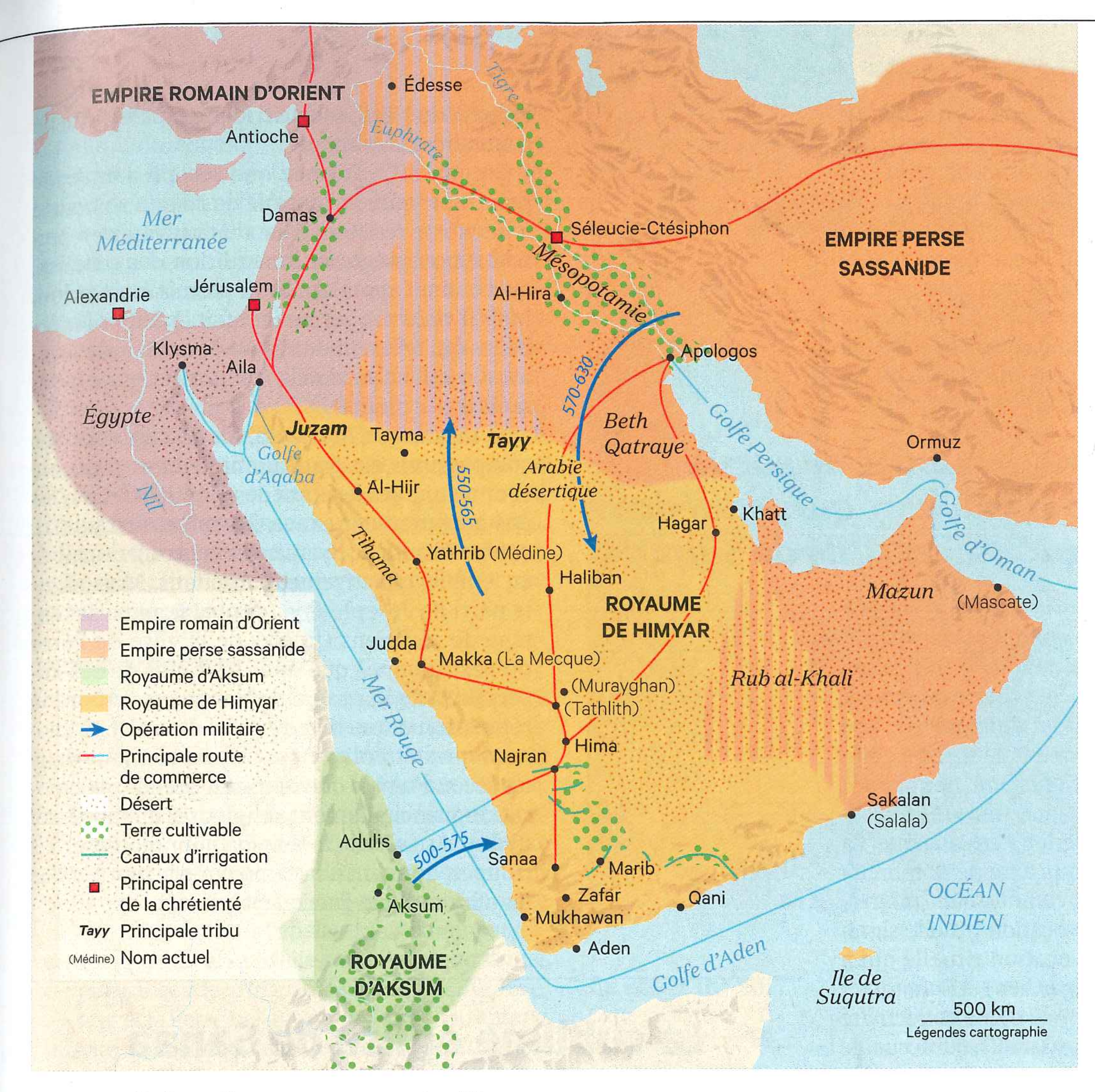
Au cours du IVe siècle, les Himyarites, qui lancent des raids dans toute l'Arabie désertique, étendent progressivement leur influence au détriment des rois arabes de la vallée de l'Euphrate, tributaires des Sassanides. Vers 420-440, ils se sentent assez forts pour annexer formellement l'Arabie centrale et occidentale.

La Trinité selon Abraha



Trois inscriptions commanditées par le roi de Himyar Abraha, entre 548 et 552, permettent de cerner la nature du christianisme qui avait cours au sud de l'Arabie au milieu du VIe siècle. On y trouve les trois formules suivantes : *« Avec la puissance, le soutien et l'aide de Rahmanan seigneur du Ciel et de son Messie »* ; *« Avec la puissance, l'aide et la miséricorde de Rahmanan, de son Messie et du Saint-Esprit »* ; *« Avec la puissance de Rahmanan et de son Messie »* (ci-contre la grande inscription d'Abraha à Marib, gravée sur un pilier).

La figure du Père est mentionnée à chaque fois sous un nom propre, Rahmanan, ce qui est sans parallèle. Les deux autres personnes de la Trinité sont aussi évoquées dans un style très particulier. La deuxième personne est désignée comme « le Messie » (de Dieu), et non « le Fils » (de Dieu), ce qui permet de la considérer comme un homme élu par Dieu et non comme Dieu ; elle trahit probablement un souci de favoriser le ralliement politique des Juifs, qui ne croyaient pas en la nature divine du Christ. Quant au Saint-Esprit, il est omis deux fois sur trois, ce qui suggère que la troisième personne de la Trinité n'était pas considérée comme une entité divine à part entière, mais plutôt comme un être surnaturel créé. Ces innovations d'Abraha, qu'on peut analyser comme une voie moyenne ou une synthèse entre judaïsme et christianisme, ont rencontré un écho favorable dans certains milieux puisqu'elles semblent avoir inspiré la doctrine de Muhammad sur le Messie et le Saint-Esprit, quelques décennies plus tard.



L'Arabie des monothéismes

La région qui voit naître Muhammad vers 570 est une zone stratégique entre l'Asie du Sud et le monde méditerranéen, que Byzance et la Perse sassanide se disputent. Depuis plus de deux siècles, elle abrite d'importantes communautés monothéistes, juives et chrétiennes. Au sud-ouest, le puissant royaume de Himyar, qui a été juif, puis chrétien, sous la tutelle d'Aksum, exerce son contrôle sur une partie de la péninsule, jusqu'à sa dislocation dans les années 570 et l'établissement d'un protectorat perse.

Cette rapide extension territoriale du royaume de Himyar, en Arabie du Sud-Ouest tout d'abord, dans l'ensemble de la péninsule ensuite, augmente l'hétérogénéité linguistique, culturelle et religieuse de la population. Les tensions sont tout particulièrement perceptibles dans le champ religieux. Traditionnellement, chaque tribu avait ses propres divinités qui étaient vénérées au cours de cérémonies collectives ; la carte des pratiques religieuses était alors identique à celle des entités politiques. Mais, dans l'empire himyarite qui réunit plusieurs royaumes et d'innombrables tribus, la concordance entre religion et politique a disparu ; le fondement de l'ordre politique est désormais la seule allégeance au souverain. Il en résulte une rapide désaffection des anciens rites dans les temples polythéistes : aux IIIe et IVe siècles, le nombre des offrandes commémorées par une inscription dans les temples s'effondre. Dans les inscriptions civiles commémorant des constructions ou des aménagements, qui se terminaient traditionnellement par des invocations aux puissances célestes et terrestres, l'invocation aux divinités polythéistes est de plus en plus souvent omise. Il arrive même qu'elle soit déjà remplacée par une invocation à un Dieu unique.

Dans les années qui précèdent 384, sous le règne du roi Malkikarib Yuhamin, en corégence avec ses fils, la dynastie himyarite adopte officiellement une nouvelle religion. Cela se traduit de deux manières : les souverains édifient un lieu de culte d'un type nouveau, qu'ils appellent *mikrab* ; et, dans leurs inscriptions, ils remplacent l'invocation aux puissances célestes par celle à un Dieu unique. Les fondements doctrinaux de la nouvelle religion sont formulés en termes vagues et consensuels dans les inscriptions royales ; mais, dans les inscriptions ▶▶▶

À SAVOIR

Abraha comme Abraham ?

Le nom du roi de Himyar, Abraha (532-565), qui est d'origine aksumite, signifie « [Dieu] a éclairé » en langue éthiopienne. Contrairement à une opinion répandue, il n'a donc aucun rapport avec Abraham, le patriarche des Hébreux, et un des personnages majeurs des religions juive, chrétienne et islamique.

DATES CLÉS

150-270
Invasion de l'Arabie occidentale par le royaume éthiopien d'Aksum. Le royaume de Himyar finit par le repousser et unifie le Yémen sous son autorité.

IVe-Ve siècle
Himyar étend son contrôle sur toute l'Arabie occidentale et centrale et se convertit au judaïsme à la fin du IVe siècle.

Vers 500
Aksum renverse la dynastie juive d'Himyar et la remplace par des rois chrétiens.

Vers 522-530
Révolte du roi Joseph et tentative de rétablissement du judaïsme. Reconquête sanglante et nouvelle occupation militaire par Aksum.

532-565
Le roi chrétien Abraha libère Himyar de la tutelle éthiopienne et repart à la conquête de l'Arabie occidentale.

Vers 570
Invasion du Yémen par les Perses. Fin du royaume d'Himyar.

▶▶▶ rédigées par des particuliers, il apparaît que la nouvelle religion est un judaïsme qui révère le Temple et les prêtres et ne croit pas dans la résurrection des morts. La plupart des familles princières de la montagne adhèrent à la nouvelle religion. Selon la tradition savante arabo-musulmane, c'est le Yémen antique « en entier » qui était juif. Si l'on peut en déduire que le judaïsme s'est profondément enraciné dans la population, cela n'implique évidemment pas la disparition du polythéisme.

Le christianisme yéménite ne survit guère à la conquête islamique, sauf dans l'oasis de Najran et dans l'île de Suqutra

Dans le judaïsme himyarite Dieu est désigné par une grande variété de périphrases, notamment *« le Seigneur du Ciel et de la Terre »*, et par un nom propre, Rahmanan (« le Miséricordieux »), qui apparaît en 420 et tend à s'imposer. Le lieu de culte, qui sert probablement de maison commune pour l'étude et l'enseignement, ne s'appelle pas la synagogue (mot d'origine grecque), mais le *mikrab*, « le lieu de bénédiction » en sabaïque. La phraséologie religieuse emprunte de nombreux termes au judéo-araméen, comme *salat* (prière), *zakat* (grâce), *shalom* (invocation rituelle signifiant « paix »), *amin* (invocation rituelle qui a donné « amen »), *hazzan* (gardien) et *Rahmanan* (le nom de Dieu). L'existence d'une collectivité nationale appelée « Yisrail » (Israël), qui accueille les convertis au judaïsme, peut être interprétée comme une première tentative pour surmonter la fragmentation tribale.

La révolte du roi Joseph

Au début des années 500, les Aksumites d'Éthiopie, avec le soutien des petites communautés chrétiennes dans la périphérie de Himyar, notamment celle de Najran, parviennent à renverser la dynastie juive, qui est remplacée par des rois chrétiens, choisis par le roi d'Aksum. Le troisième de ces rois, qui s'appelle Joseph (Yusuf Asar Yathar), se révolte aussitôt après son accession au trône, pendant l'été 522. Il massacre la garnison aksumite de Zafar, entreprend une campagne d'intimidation contre les populations des régions littorales, qui étaient, au moins en partie, d'origine africaine, et rétablit le judaïsme. Dans l'attente d'une intronisation officielle, il prend le titre de « roi de toutes les communes ».

Le roi Joseph ordonne à toutes les populations himyarites de lui fournir des troupes pour ses opérations militaires. Le contingent envoyé par les chrétiens de Najran, commandé par Al-Harith, fils de Kab, entre en dissidence quand il apprend la nature des opérations entreprises par le roi. La révolte de Najran est une menace sérieuse pour le régime de Joseph : l'oasis, qui est un point de passage obligé entre le Yémen et les pays du Nord, est aussi la principale place de commerce en Arabie.

En juin 523, l'armée que Joseph a envoyée pour reprendre le contrôle de Najran se heurte à une forte résistance. Le roi doit venir en personne pour négocier la reddition des rebelles, qu'il obtient après leur avoir promis son pardon. Mais il viole son serment et fait exécuter les rebelles qui refusent de se convertir au judaïsme, ainsi que leur parentèle (femmes et parfois enfants et serviteurs).

Le massacre d'Al-Harith, fils de Kab, et de ses compagnons est traditionnellement présenté comme une persécution des chrétiens[2]. Ce n'est pas parfaitement exact. Joseph est en guerre contre Aksum et Byzance et contre leurs alliés en Arabie, effectivement chrétiens. Mais, dans le parti de Joseph, il y a probablement davantage de chrétiens (fidèles de l'Église de Perse ou nestorienne) que dans les rangs de ses adversaires. Le massacre de Najran est d'abord la répression d'une révolte pour des raisons économiques et politiques. C'est seulement dans un second temps que le conflit prend une coloration principalement religieuse, quand le roi d'Aksum se sert de la religion pour mobiliser les troupes, donnant à sa campagne de représailles les allures d'une guerre anti juive.

La sublime église de Sanaa



Ce chapiteau du VIe siècle, aujourd'hui dans la grande mosquée de Sanaa, flanquait sans doute l'entrée d'Al-Qalis.

ISTANBUL, TOPKAPI SARAYI MUSEUM ; LUISA RICCIARINI/BRIDGEMAN IMAGES

Vers 559-560, Abraha, roi de Himyar (532-565), fait édifier à Sanaa une église sublime, que les sources musulmanes postérieures désignent sous le nom d'Al-Qalis (nom dans lequel on reconnaît le grec *ekklesia*, à l'origine du français « église »). La construction d'un pareil édifice en plein cœur du Yémen visait à renforcer le statut de la nouvelle capitale et à favoriser l'unité religieuse de l'immense territoire himyarite. Signe de sa splendeur, l'église fait encore l'objet d'une description admirative plusieurs décennies après sa destruction vers 760, dans les *Traditions de La Mecque* du savant musulman Al-Azraqi, mort en 837. Elle y est présentée comme un monument de forme carrée, doté d'une « grande salle », d'une vaste cour et d'une coupole couverte d'or, d'argent et de mosaïques dessinant une croix, abritant une chaire d'ébène et d'ivoire. Il est possible que l'église ait accueilli le tombeau d'un saint martyr, lieu d'un important pèlerinage : la tradition musulmane rapporte qu'à l'époque omeyyade, le tombeau d'un prophète arabe préislamique aurait été détruit lors de l'agrandissement de la mosquée qui s'était implantée contre l'ancienne église.

De son côté, le roi d'Aksum, le négus Elesbaas (Kaleb Ella Asbeha), réquisitionne 60 navires marchands et en fait construire 10 autres pour faire franchir la mer Rouge à ses troupes et mettre un terme à la rébellion de Joseph. Il part en campagne après une procession solennelle vers la cathédrale d'Aksum, *« après la sainte Pentecôte »* de l'année 525. L'armée aksumite passe en Arabie et écrase les forces himyarites du roi Joseph, qui est capturé et exécuté. La défaite et la disparition de Joseph se situent entre 525 et 530. La guerre du négus, qui massacre systématiquement les populations juives, atteint Zafar, Marib (où le château royal est incendié) et Najran. Le négus ne remet pas en cause l'existence du royaume himyarite, mais en fait un protectorat aksumite, avec un roi himyarite chrétien, étroitement surveillé par une armée d'occupation.

Abraha contre le négus

Vers 532, le roi chrétien que le négus avait placé sur le trône de Himyar est renversé par une révolte de l'armée d'occupation aksumite qui porte l'un de ses chefs au pouvoir, le fameux Abraha, lui-même aksumite, dont il a déjà été question. Pendant une quinzaine d'années, Abraha se heurte à toutes sortes de difficultés, notamment deux expéditions de représailles ordonnées par le négus et des révoltes tribales. Mais il finit par obtenir la reconnaissance de son régime par toutes les puissances de la région (notamment Byzance, Aksum et la Perse) à l'automne 547 et entreprend aussitôt la reconquête de l'Arabie désertique. Il y réussit en 552, obtenant notamment la soumission de Yathrib (aujourd'hui Médine).

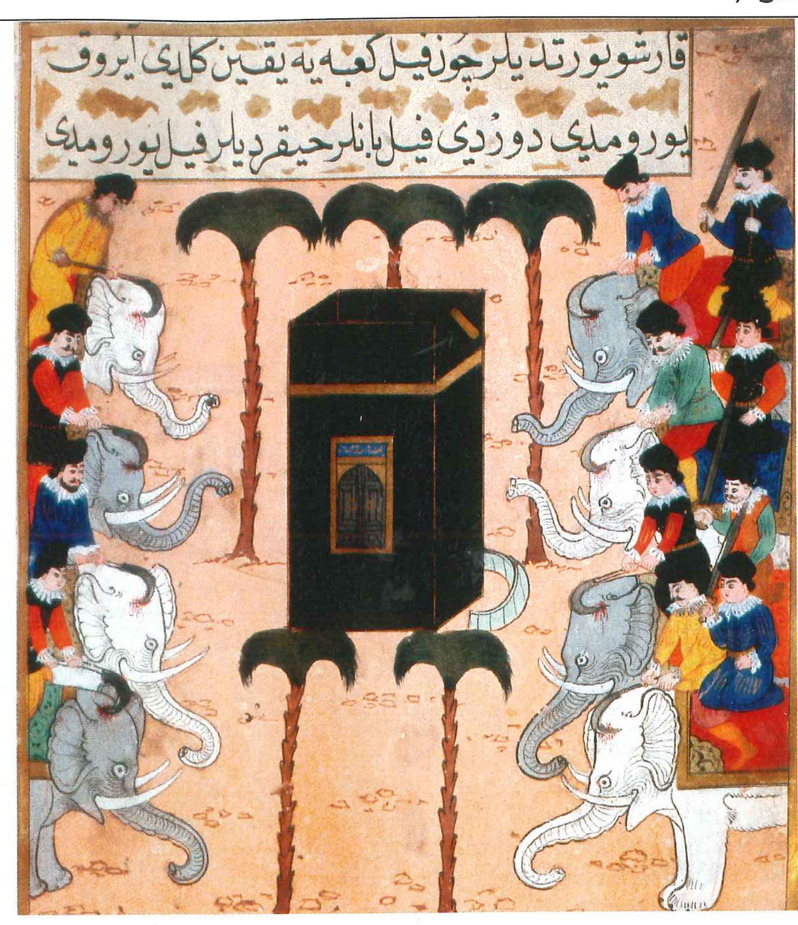
Abraha transfère la capitale à Sanaa (à mi-chemin entre Zafar et Najran) où, en 559-560, il fait édifier une superbe église *(cf. p. 50)*. C'est sans doute alors qu'il réforme le calendrier, abandonnant le calendrier lunaire avec les mois additionnels des Babyloniens (encore utilisé aujourd'hui par les Juifs) pour un calendrier solaire julien.

La dernière mention datée d'Abraha remonte à novembre 559. Aucun document contemporain ne nous éclaire sur la fin de son règne. Les seules données proviennent de la tradition savante arabo-musulmane. Abraha aurait péri lors d'une expédition malheureuse qui aurait eu pour but la destruction de la Kaaba de La Mecque, parce que cette dernière faisait concurrence au pèlerinage de Sanaa. Mais il s'agit d'un récit recomposé, dans lequel il est difficile de distinguer ce qui est historique et ce qui relève de l'amplification apologétique. L'éventualité d'un désastre militaire provoqué par la peste, suivi d'une dislocation du royaume de Himyar, est cependant un scénario plausible. Le pouvoir d'Abraha reposait principalement sur son charisme personnel. Aucun des deux fils d'Abraha, qui montent successivement sur le trône, ne parvient à s'imposer.

Dans les années 570, pour se débarrasser définitivement des occupants aksumites, un aristocrate yéménite juif, nommé Sayf ibn Dhi-Yazan, fait appel à la Perse sassanide. Cette dernière envoie une troupe qui s'installe à demeure. Le dernier gouverneur perse du Yémen se rallie au pouvoir islamique en 628, semble-t-il, du vivant même de Muhammad, peu avant sa mort (en 632). Dès lors, le Yémen n'est plus qu'une province périphérique dans un vaste empire qui a sa capitale à Médine (Arabie du Nord-Ouest), puis à Damas (Syrie) et à Bagdad (Irak).

Le christianisme yéménite ne survit guère à la conquête islamique, sauf dans l'oasis de Najran et dans l'île de Suqutra. Au début du XIIIe siècle Najran compterait encore un tiers de chrétiens et un tiers de Juifs. Les derniers groupes chrétiens de la région se trouvent sur l'île yéménite de Suqutra, qui s'islamise après l'arrivée des Portugais dans l'océan Indien au XVIe siècle.

Le judaïsme, en revanche, reste vivace dans le Yémen islamique, surtout dans la montagne. Sans doute aligné désormais sur le judaïsme rabbinique, il conserve cependant des caractères originaux, notamment une ardente attente messianique, qui se traduit dans une longue série de soulèvements. Ceux dont nous avons connaissance datent du XIIe siècle, de 1499-1500, de 1666, enfin des années 1860 et 1870. Après l'émigration en Israël de la majeure partie de la communauté au XXe siècle, il serait resté au Yémen quelques milliers de fidèles, qui se sont fondus dans la majorité musulmane ou ont émigré à leur tour. ■



La mort du roi
Cette miniature ottomane du XVIe siècle reprend la tradition musulmane selon laquelle le roi Abraha serait mort lors d'une expédition militaire à La Mecque, menée avec quelques éléphants. La Kaaba, qui représentait une concurrence pour le pèlerinage de Sanaa, aurait alors été miraculeusement sauvée de la destruction.

L'AUTEUR



Professeur à Aix-Marseille Université et spécialiste de l'Islam médiéval, Julien Loiseau a notamment publié Les Mamelouks, XIIIe-XVIe siècle. Une expérience politique dans l'Islam médiéval *(Seuil, 2014).*

Quatre sourates

Le Coran est composé de 114 sourates, plus ou moins longues, rassemblant 6 236 versets. Leur contenu, quelque peu obscur, est d'autant plus difficile à comprendre que le texte, fixé au VIIe siècle, emploie un lexique parfois archaïque et des références souvent allusives. Pour commenter dans une perspective historique quatre de ces sourates, Julien Loiseau s'est largement appuyé sur les analyses très fouillées du Coran des historiens *(Cerf, 2019), dont les auteurs montrent comment l'étude minutieuse du texte lui-même nous renseigne sur sa genèse. Pour les extraits cités, la traduction adoptée est celle de Denise Masson,* Le Coran *(Gallimard, 1967).*

L'unicité divine

SOURATE CXII

> **Dis : Dieu est Un ! Dieu ! L'Impénétrable ! Il n'engendre pas ; il n'est pas engendré ; nul n'est égal à lui !"**
>
> Coran, CXII.



Sur les monnaies
Dinar frappé à Damas en 697 après la réforme monétaire d'Abd al-Malik. La citation coranique (Coran, CXII) a pris la place de l'effigie qui ornait les premières monnaies islamiques.

Affirmation concise et claire du dogme musulman de l'unicité divine, et réfutation explicite du dogme chrétien de l'Incarnation, cette très courte sourate, connue sous différents titres au Moyen Age, est l'une des toutes premières à apparaître, dès les années 690, sur des monnaies et des inscriptions monumentales, avant les plus anciens manuscrits conservés du Coran. On la lit ainsi, avec de petites variations, dans l'inscription en mosaïque du Dôme du Rocher à Jérusalem, qui offre la plus ancienne attestation datée (691-692) de versets du Coran. On la trouve également souvent dans les épitaphes qui ornent les stèles des tombes musulmanes au Moyen Age. C'est particulièrement vrai dans le cas de communautés musulmanes établies dans de vieux pays chrétiens, comme la Nubie ou l'Éthiopie, pour mieux affirmer l'appartenance confessionnelle des défunts. Sa forme scandée suggère qu'il s'agissait d'une formule liturgique, possiblement antérieure à l'islam, destinée à être répétée. L'impératif *« Dis »*, qui ouvre de nombreux versets, est sans doute un ajout des scribes qui ont édité le Coran, de façon à attribuer à Dieu un propos qui lui était initialement adressé.

La sourate CXII propose en quatre versets symétriques une définition positive et une définition négative de l'unicité de Dieu, dogme central de la religion musulmane. L'adjectif *samad* (traduit ici par « impénétrable »), employé pour qualifier Dieu, posait déjà au Moyen Age d'insolubles problèmes d'interprétation aux savants musulmans, confrontés à l'obscurité de nombreux passages du Coran. Quant à la définition négative *(« Il n'engendre pas ; il n'est pas engendré »)*, elle réfute explicitement le dogme chrétien de l'Incarnation, la croyance selon laquelle Jésus, par ailleurs reconnu comme le Messie par le Coran, est fils de Dieu. La polémique antichrétienne est fréquente dans le Coran et repose souvent sur une bonne connaissance du dogme chrétien, largement présent dans la péninsule arabique à la veille de l'islam *(cf. p. 46)*.

Le dernier verset *(« Nul n'est égal à lui »)* fait écho à plusieurs passages de la Bible, mais on peut y voir aussi la réfutation du credo chrétien adopté lors du concile de Nicée en 325, qui établit la consubstantialité du Père et du Fils dans la définition de la Trinité. A Jérusalem, l'inscription du Dôme du Rocher, s'adressant sans doute aux Arabes tentés par la conversion (ou le retour) au christianisme, ajoute d'ailleurs : *« Ne dites pas trois ! »* en une allusion claire au dogme chrétien de la Trinité. ■

décryptées

Par Julien Loiseau

Un Dieu, 28 prophètes

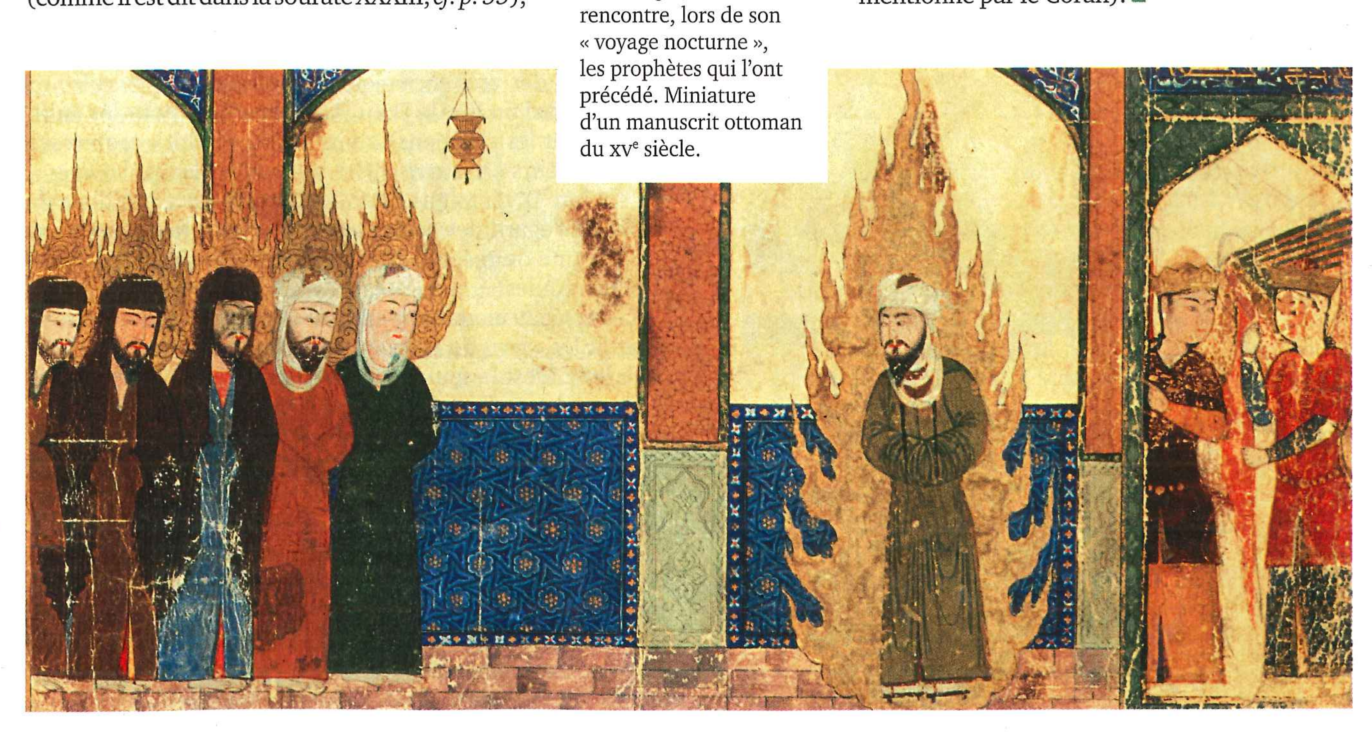
SOURATES XXXV ET LXI

> **“Nous t’avons envoyé avec la vérité comme annonciateur et avertisseur. Il n’existe pas de communauté où ne soit passé un avertisseur. S’ils te traitent de menteur, ceux qui vécurent avant eux ont crié au mensonge alors que leurs prophètes leur avaient apporté les preuves évidentes, les Écritures et le Livre lumineux.”**
>
> Coran, XXXV, 22-26.

> **“Jésus, fils de Marie, dit : Ô fils d’Israël ! Je suis, en vérité, le Prophète de Dieu envoyé vers vous pour confirmer ce qui, de la Torah, existait avant moi ; pour vous annoncer la bonne nouvelle d’un prophète qui viendra après moi et dont le nom sera Ahmad.”**
>
> Coran, LXI, 6.

Dans ce passage de la sourate XXXV, intitulée « Le Créateur », Dieu s’adresse à son prophète, sans le désigner nommément, et définit son rôle comme celui d’un annonciateur et d’un avertisseur. Le thème de l’annonce rejoint la thématique chrétienne de la « bonne nouvelle » annoncée par Jésus. Un autre passage du Coran (LXI, 6) place d’ailleurs dans la bouche de Jésus la *« bonne nouvelle »* de la venue future d’un prophète *« dont le nom sera Ahmad »*, faisant ainsi du Messie l’annonciateur de la prophétie de Muhammad. Le thème de l’avertissement rejoint quant à lui la thématique du châtiment divin qui attend les incrédules, voire celui de l’imminence de la fin des temps, présent dans de très nombreux versets du Coran et qui constituait probablement le message initial de Muhammad.

Si Muhammad est *« le sceau des prophètes »* (comme il est dit dans la sourate XXXIII, *cf. p. 55*), celui qui vient authentifier autant que clore la révélation divine, il est aussi le dernier d’une longue liste de prophètes envoyés par Dieu. Le Coran en mentionne 28, d’Adam à Muhammad, en passant par David et Salomon, Jean le Baptiste et Jésus : l’islam se pense donc comme l’héritier des lois religieuses qui l’ont précédé, à commencer par la loi de Moïse (le judaïsme) et celle de Jésus (le christianisme). De là vient la dévotion qui entoure en Islam les tombeaux des prophètes bibliques, lieux de mémoire disputés aux Juifs et aux chrétiens depuis le Moyen Age. Mais en mentionnant *« les Écritures et le Livre lumineux »* le Coran fait peut-être ici allusion à une autre religion de l’Antiquité tardive, qui s’est maintenue en Asie centrale jusqu’après l’An Mil : le manichéisme, religion dualiste fondée sur la prophétie et les textes de Mani (mort vers 274), parmi lesquels son *Évangile vivant* (qui est peut-être le « Livre lumineux » mentionné par le Coran). ■



Voyage nocturne Muhammad, accompagné de deux anges, rencontre, lors de son « voyage nocturne », les prophètes qui l’ont précédé. Miniature d’un manuscrit ottoman du XVe siècle.

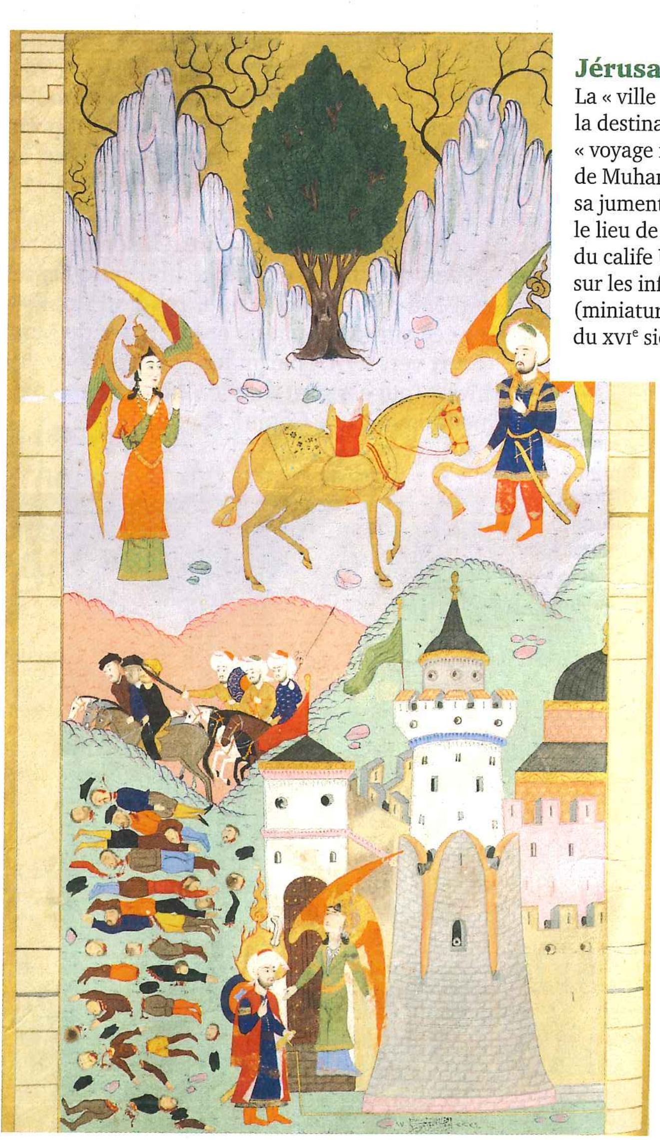
Un appel à la lutte contre les mécréants

SOURATE IX

> **“Combattez : ceux qui ne croient pas en Dieu et au Jour dernier ; ceux qui ne déclarent pas illicite ce que Dieu et son Prophète ont déclaré illicite ; ceux qui, parmi les gens du Livre, ne pratiquent pas la vraie religion. Combattez-les jusqu'à ce qu'ils payent directement le tribut après s'être humiliés.”**
>
> Coran, IX, 29.

> **“Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines ainsi que le Messie, fils de Marie, comme seigneurs, au lieu de Dieu. Mais ils n'ont reçu l'ordre que d'adorer un Dieu unique : il n'y a de Dieu que lui ! Gloire à lui ! A l'exclusion de ce qu'ils lui associent.”**
>
> Coran, IX, 31.

Intitulée « Le repentir », la sourate IX du Coran, longue de 129 versets, dont nous ne citons ici que deux extraits, exhorte les auditeurs du Prophète à combattre ceux qui refusent de reconnaître la vérité de son message. Le mot « combat » est ici à prendre au sens propre, comme le suggère la mention au verset 38 du *« chemin de Dieu »*, métaphore coranique du combat sacré contre les infidèles (le djihad des traités juridiques postérieurs).



Jérusalem
La « ville sainte » est la destination du « voyage nocturne » de Muhammad sur sa jument ailée et le lieu de la victoire du calife Umar sur les infidèles (miniature ottomane du XVIe siècle).

L'identité de ceux qu'il s'agit ainsi de combattre est en revanche plus ambiguë. La sourate IX dénonce à plusieurs reprises les « associationnistes » (*mushrikun*), en qui les historiens ont longtemps voulu voir des polythéistes, adeptes des anciens cultes des Arabes et dont le temple cubique de La Mecque, la Kaaba, aurait été l'un des derniers grands sanctuaires. Une tradition (hadith) rapporte qu'après la soumission de La Mecque (en 630) Muhammad détruisit les 360 idoles de la Kaaba, mais le fait n'est pas évoqué par le Coran. Or les recherches récentes ont montré que le polythéisme avait pratiquement disparu de la péninsule arabique dès le VIe siècle : les « associationnistes » du Coran sont sans doute plutôt des monothéistes aux convictions un peu trop tièdes. Le verset 29 souligne en particulier l'incrédulité qui entourait, semble-t-il, à La Mecque, le dogme de la résurrection universelle et du Jugement dernier *(« au Jour dernier »)*.

Cette sourate étend cependant l'exhortation au combat à des adversaires qui sont plutôt ménagés en d'autres passages du Coran : les Juifs et les chrétiens, ces *« gens du Livre »* (adeptes d'une religion révélée) qui *« ne pratiquent pas la vraie religion »*. Plus loin dans la même sourate (versets 30-31), le Coran leur prête d'ailleurs des croyances « associationnistes » : croire en l'existence d'un fils de Dieu (Uzayr ou Ezra pour les Juifs, Jésus pour les chrétiens), mais aussi prendre *« comme seigneurs »* leurs *« docteurs »* (les rabbins) et leurs *« moines »*. La sourate IX témoigne donc de l'ambivalence profonde du Coran à l'égard des Juifs et des chrétiens, tantôt considérés comme de respectables prédécesseurs, tantôt comme des incrédules.

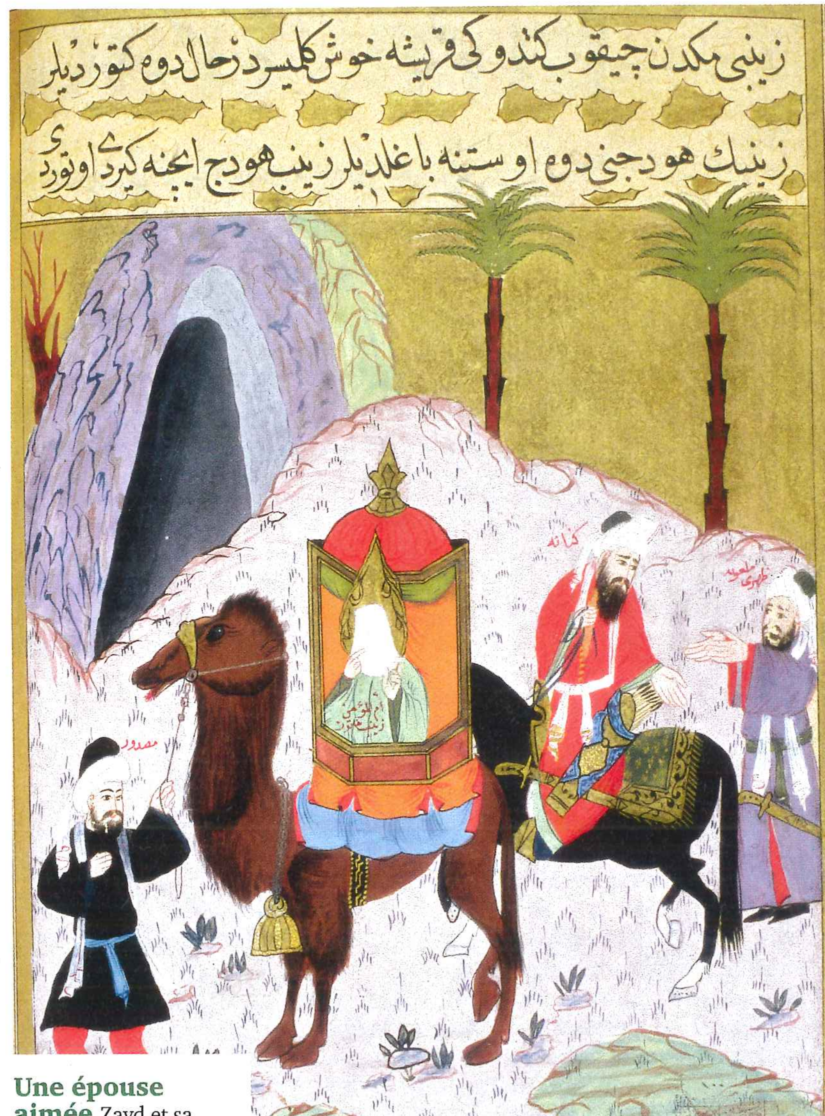
Le verset 29 mentionne enfin le *« tribut »* dont doivent s'acquitter les *« gens du Livre »* après avoir fait leur soumission à l'islam. C'est la seule mention dans tout le Coran du mot *jizya* (pour « tribut »). La *jizya* est cette capitation (impôt personnel, « par tête ») que les « gens du Livre » (Juifs, chrétiens, zoroastriens) étaient tenus de payer en échange de la protection *(dhimma)* de la loi islamique qui leur garantissait, sous certaines réserves, la liberté de culte et l'usage de leurs lieux de culte. Mais l'imposition d'un impôt spécifique aux non-musulmans de l'empire n'est pas antérieure à la fin du VIIe siècle. La conclusion du verset 29 est donc très probablement un ajout tardif, effectué au moment de la fixation de la version officielle du Coran, sous le règne d'Abd al-Malik (685-705). ■

La sourate de tous les scandales

SOURATE XXXIII

“Quand tu disais à celui que Dieu avait comblé de bienfaits et que tu avais comblé de bienfaits : Garde ton épouse et crains Dieu, tu cachais en toi-même, par crainte des hommes, ce que Dieu allait rendre public – mais Dieu est plus redoutable qu'eux – puis, quand Zayd eut cessé tout commerce avec son épouse, nous te l'avons donnée pour femme afin qu'il n'y ait pas de faute à reprocher aux croyants au sujet des épouses de leurs fils adoptifs *[...]*. Muhammad n'est le père d'aucun homme parmi vous, mais il est le prophète de Dieu, le sceau des prophètes.”

Coran, XXXIII, 37 et 40.



Une épouse aimée Zayd et sa femme Zaynab lors de l'hégire, sur une miniature ottomane du XVIIIe siècle. Devenue par la suite l'une des épouses de Muhammad, Zaynab (dans le palanquin) est représentée le visage voilé.

La sourate XXXIII, intitulée « Les factions », est l'un des chapitres les plus « historiques » du Coran, par ailleurs peu disert sur le contexte de sa révélation ou sur la vie de son Prophète. Elle évoque en effet deux événements décrits avec détail dans la sira, « vie » du Prophète, fixée par écrit près d'un siècle et demi après la mort de Muhammad (en 632).

Le premier, que nous n'avons pas cité ici, est la « bataille de la tranchée », qui aurait opposé, en l'an 5 de l'hégire (627), Muhammad et ses partisans retranchés à Médine à leurs adversaires de La Mecque venus les assiéger. Le second événement mentionné par la sourate XXXIII, cité ci-dessus et rapporté aussi par la *Sira*, est un épisode de la vie intime du Prophète dans lequel ce dernier n'a pas le beau rôle, mais est néanmoins soutenu par Dieu contre les « hypocrites ». Muhammad avait un fils adoptif, Zayd, à qui il avait marié sa cousine paternelle, Zaynab ; Muhammad tombe amoureux de celle-ci, après l'avoir rencontrée fortuitement ; afin de permettre leur union, Zayd répudie sa femme et Muhammad répudie son fils adoptif avant d'épouser Zaynab. Malgré ces précautions, le scandale est tel qu'il faut une révélation divine pour y mettre un terme : le verset 37 fait de ce mariage l'œuvre de la volonté de Dieu. On notera aussi qu'il mentionne Zayd par son nom : outre le Prophète, c'est le cas de seulement deux de ses contemporains dans tout le Coran.

L'affaire pourrait s'arrêter là : c'est d'ailleurs sur cette sourate que se fonde l'interdiction de l'adoption en droit islamique. Mais une tradition (hadith), attribuée à Aysha, l'une des épouses de Muhammad, affirme que la sourate XXXIII était à l'origine beaucoup plus longue que dans sa version officielle : elle aurait donc été falsifiée, ce que son unité de ton et l'étonnante unité de temps de son récit, prenant place en 627, suggèrent également. L'historien David S. Powers, dans *Muhammad Is Not the Father of Any of Your Men. The Making of the Last Prophet* (University of Pennsylvania Press, 2009), a proposé de voir dans la réécriture de la sourate XXXIII, devenue le récit d'un scandale conjugal, l'œuvre des successeurs de Muhammad désireux de rendre nul et non avenu l'héritage de ce dernier. Le verset 40 (*« Muhammad n'est le père d'aucun homme parmi vous, mais il est le prophète de Dieu, le sceau des prophètes »*), l'un des rares dans tout le Coran à mentionner le Prophète par son nom, peut faire l'objet en effet d'une lecture biographique (Muhammad n'a eu aucun fils à lui survivre) et d'une lecture théologique (la prophétie s'arrête avec lui), mais aussi d'une lecture politique. S'il n'est le père d'aucun homme, alors personne ne peut prétendre lui succéder par droit d'héritage à la tête des musulmans. Cela ruine par la même occasion les prétentions d'Ali et de ses fils, seuls descendants mâles de Muhammad par sa fille Fatima, à prendre la tête de la communauté. ■

Lire, traduire, imprimer

Lu et récité, le Coran s'est d'abord transmis oralement. Ce n'est qu'à partir du XIXe siècle que le souci d'universaliser l'accès des fidèles au texte coranique a aussi favorisé le recours à l'imprimé. Dès lors, la forme de l'objet livre, jusque dans ses moindres détails, est devenue aussi importante que le fond.

Par Anouk Cohen

Pour les musulmans la parole de Dieu (Allah en arabe) a été révélée en arabe par l'intermédiaire de Djibril (l'archange Gabriel) au prophète de l'islam, Muhammad. Pour la majorité d'entre eux le Coran est même un attribut éternel de Dieu, antérieur à toute création. Ce statut si particulier du « livre de Dieu » (*kitab* Allah) explique les soins apportés à sa récitation – le mot coran/*quran* signifie en arabe « récitation, lecture » – et à sa transmission, orale et écrite, ainsi que le respect qui entoure ses copies (*mushaf*, le « Coran-livre »).

Un texte récité

Dans l'enseignement islamique traditionnel l'accès au Coran était entouré de précautions, et la compréhension de son sens, réservée à une minorité de savants, se faisait bien après l'apprentissage du texte par cœur. La majorité des fidèles n'avait accès qu'à cette version orale récitée. La retranscription écrite du Coran visait seulement à assurer sa récitation correcte (grâce aux marques de pause ou de fin de verset par exemple) et à éviter tout risque de déformation.

Le recours à l'écrit, attesté dès la seconde moitié du VIIe siècle, contribua aussi à accompagner la fixation d'une version unique et officielle du texte. Les formes manuscrites du Coran, copié en arabe, ont connu un développement rapide avec l'expansion de l'empire islamique au VIIe-VIIIe siècle. Les particularités de l'écriture de cette langue ont fortement pesé sur la transmission écrite du Coran : l'arabe ne note par défaut que les consonnes, ce qui laisse une part de variations possibles dans la lecture du texte coranique. Le texte de la recension n'étant pas vocalisé (à l'origine seules les voyelles longues étaient notées), le Coran était récité avec des variantes dues à des dialectalismes. D'où la mise au point progressive, pour la récitation, d'un système de vocalisation de l'arabe, qui a contribué lui aussi à stabiliser le texte coranique.

Au Xe siècle le système de vocalisation connu aujourd'hui était en place et le Coran pouvait désormais être récité par un fidèle connaissant l'alphabet. Sept systèmes canoniques de lecture *(qiraat)* furent établis, incluant les variantes admises. La récitation du Coran fut ainsi homogénéisée. Aujourd'hui, la pratique sunnite reconnaît dix systèmes de lecture différents.

Le temps des copistes

Si la majorité des musulmans n'eut pendant longtemps accès qu'à une version orale du texte

L'AUTEURE
Chargée de recherche au CNRS, Anouk Cohen a notamment publié Fabriquer le livre au Maroc *(Karthala, 2016).*

MOTS CLÉS

Mushaf
Terme arabe désignant un exemplaire du Coran. Tout Coran-livre est considéré comme sacré par les musulmans.

Qari
Lecteur-récitateur du Coran, qui connaît le texte par cœur. Certains grands *qari* avaient chacun une manière propre de réciter le Coran.

Au total, il existe un grand nombre de variantes, mais seules sept lectures, au Xe siècle, puis dix, au XVe siècle, seront considérées comme canoniques.



coranique, celle-ci reposait sur une version écrite uniformisée produite par des copistes, qui s'attachaient à corriger la moindre faute. Gardiens de l'authenticité du texte, ils constituaient une corporation puissante, qui tirait des revenus importants de la copie et de la diffusion des versions écrites du Coran.

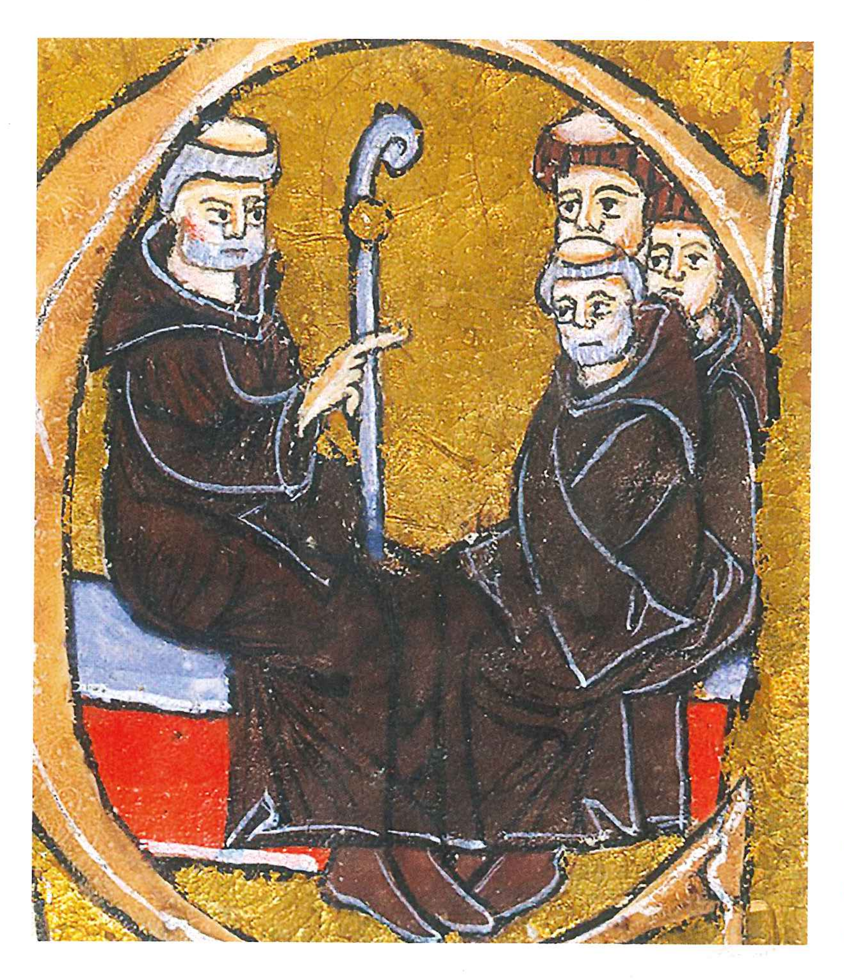
Le Coran fut, dans les premiers temps, copié par fragments, sur des pierres plates, des omoplates de dromadaire, des rouleaux de cuir, puis sur du papyrus ou du parchemin. La datation des fragments conservés les plus anciens, fondée sur la paléographie (l'étude de l'écriture) et l'orthographe, reste très incertaine. Les plus anciens exemplaires complets du Coran qui sont parvenus jusqu'à nous furent vraisemblablement réalisés au IX[e] siècle. Dès l'origine, ils furent fabriqués sous la forme de codex, c'est-à-dire des livres composés de cahiers cousus, eux-mêmes réalisés à partir de feuilles pliées en deux. A partir du X[e] siècle, le papier remplaça le parchemin et le papyrus comme support du texte dans la partie orientale de l'empire islamique, tandis que le parchemin continua d'être employé au Maghreb et en Espagne jusqu'au XIV[e] siècle.

A travers les siècles, les manuscrits du Coran présentent des caractéristiques matérielles constantes, notamment la division en sourates, elles-mêmes décomposées en sections *(juz)*, et la signalisation des versets. Tout est fait pour faciliter sa récitation : il était fréquent en effet d'en effectuer des lectures continues, nuit et jour, dans certaines mosquées ou auprès de certains tombeaux. Depuis la seconde moitié du IX[e] siècle au moins, il est d'usage d'ailleurs de mettre des exemplaires du Coran à disposition des fidèles dans le cadre de fondations pieuses *(waqf)*.

Les styles d'écriture et le décor des pages du Coran varient suivant les époques et les lieux. Dès la fin du VII[e] siècle la langue arabe a inspiré les arts. Ces ornementations, de la calligraphie à l'enluminure en passant par la psalmodie, doivent exalter la parole d'Allah et instaurer une connexion avec le divin. On distingue sept styles calligraphiques canoniques[1]. ▶▶▶

Apprentissage
Sur cette page d'un manuscrit du Coran (Grenade, 1304) figurent des marques de fin de verset et de pause pour le récitant. Les écoles coraniques se servent de tablettes en bois comme support (en haut, Maroc, 2015).

Pierre le Vénérable et « l'erreur mahométane »



Sur cette enluminure du XIII[e] siècle Pierre le Vénérable converse avec ses moines. Il fut le premier à faire traduire le Coran en latin, pour mieux lutter contre l'islam.

En pleine période de croisades, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny (1122-1156), est le premier à vouloir combattre l'islam non par les armes, mais par les idées. A l'occasion d'une tournée d'inspection en Espagne, en 1141, il s'inquiète de voir que les chrétiens, confrontés à *« l'erreur mahométane, [...] ne savent pas d'autre langue que celle de leur pays natal. Aussi n'ont-ils pu ni reconnaître l'énormité de cette erreur ni lui barrer la route »*. De retour de voyage, il confie la traduction de divers textes musulmans à deux moines spécialistes des écrits scientifiques arabes, Robert de Kenton et Hermann le Dalmate, assistés d'un musulman du nom de Mohammed. Leurs travaux débouchent sur la première traduction du Coran en langue latine, la *Lex Mahumet pseudoprophete*. S'il prend de nombreuses libertés avec le texte original l'ouvrage n'en constitue pas moins une œuvre philologique et poétique monumentale, qui permet une première diffusion de la doctrine islamique auprès des lettrés chrétiens du Moyen Age.

▶▶▶ Considéré par les musulmans comme un texte révélé et « dicté » en arabe, il est d'usage de n'utiliser le Coran comme texte liturgique qu'en cette langue. Il n'en reste pas moins que, à la suite des conquêtes arabes et de l'extension de l'islam à des populations non arabophones, le Coran fut copié dans d'autres langues et dans d'autres alphabets : d'abord en persan au X[e] ou XI[e] siècle ; puis en berbère, dans le Maghreb du XII[e] siècle, sous l'impulsion de la dynastie des Almohades ; enfin en caractères hébraïques entre le XIII[e] et le XIX[e] siècle.

Les premières traductions

Dans l'Europe chrétienne du Moyen Age, c'est pour mieux le réfuter que des traductions en latin furent produites : la première a été faite au XII[e] siècle sous l'impulsion de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny[2] *(cf. ci-contre)*. D'autres traductions suivirent dans les principales langues européennes. Réalisées par des orientalistes, elles s'adressaient principalement à un public d'érudits, notamment italien, qui percevait le Coran comme un livre ésotérique, voire magique[3]. En France, c'est André Du Ryer qui propose, en 1647, la première traduction en français *(cf. p. 59)*. Parce que ces traductions changent nécessairement le sens du texte elles sont considérées par les musulmans comme des « interprétations ».

Dans le même temps des éditions partielles du texte original en arabe furent imprimées

> ***Les docteurs de la Loi craignaient que la parole de Dieu ne soit altérée par sa reproduction technique***

en Europe, notamment en Italie en 1537-1538. Une édition intégrale vit ensuite le jour à Hambourg en 1694, suivie d'une autre à Padoue en 1698 et à Saint-Pétersbourg en 1787[4]. A l'exception de cette dernière, réalisée sous le patronage de Catherine II de Russie avec l'aide du mollah Uthman Ismaïl, ces éditions étaient largement destinées à un public chrétien, savant ou polémiste, qui n'avait jusque-là pas accès au texte.

On n'imprime pas le Coran !

De piètre qualité, beaucoup de ces éditions européennes présentaient des erreurs, comme d'ailleurs de nombreux livres imprimés en Europe à la Renaissance. Elles suscitèrent l'horreur des savants musulmans, ce qui renforça un véritable refus doctrinal de l'impression du Coran en Islam, qui dura jusqu'au XIX[e] siècle. L'élite des ulémas – les docteurs de la Loi – craignait en effet que la parole de Dieu ne soit altérée par sa reproduction technique et que la standardisation de l'imprimé ne bouleverse le système de transmission du savoir au fondement de son autorité.

Les sultans Bayazid II en 1485 et Selim I[er] en 1515 interdirent aux musulmans d'imprimer des textes en caractères arabes dans tout l'empire ottoman, alors que leurs sujets juifs pouvaient imprimer des textes en caractères hébraïques et que les chrétiens d'Orient utilisaient pour leur part dans ces régions l'imprimerie depuis le début du XVII[e] siècle. En 1726, la première imprimerie faite par et pour des musulmans vit le jour à Constantinople. Une autre fut implantée à Gizeh, près du Caire, par Bonaparte, entre 1798 et 1801, puis, après lui, sous Mehmet Ali dans le quartier de Bulaq en 1822. Mais nulle part ces ateliers n'étaient autorisés à imprimer le Coran. Jusqu'à la fin du XIX[e] siècle l'écrasante majorité des musulmans a donc continué de privilégier la transmission orale du Coran, tandis que les productions manuscrites restaient réservées aux élites et aux docteurs de la Loi.

Cette méfiance envers l'impression se doublait d'un débat, depuis le Moyen Age, sur la possibilité ou non de faire du Livre saint un objet commercial : pour les traditionnalistes le Coran est ▶▶▶

MOTS CLÉS

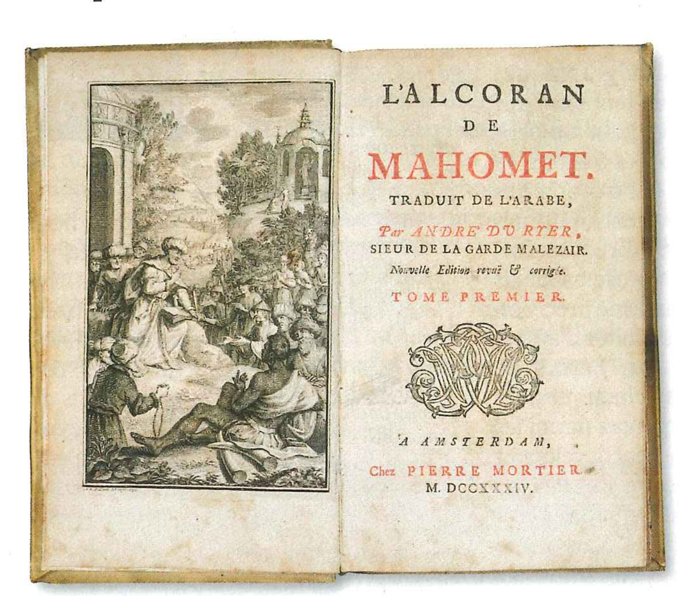
Doctrine de l'inimitabilité
Ijaz **en arabe. Selon cette doctrine, le texte révélé en langue arabe à Muhammad ne peut être traduit dans une autre langue sans perdre sa valeur sacrée.**

Uléma
De l'arabe *ulama*, pluriel d'*alim*, « savant ». Dans l'Islam classique, et jusqu'à nos jours dans les milieux traditionnalistes, désigne tous les savants en sciences religieuses, sciences qui se polarisent sur le droit musulman (*fiqh*) et ses sciences auxiliaires comme l'exégèse. Les docteurs de la Loi, juristes et théologiens, supplantent, à partir du IX[e] siècle, l'autorité des califes en matière de religion et de justice.

1647 : la première traduction en français

André Du Ryer (v. 1580-v. 1672) est le premier à avoir traduit le monument fondateur de l'islam en français, directement de l'arabe. Il existait déjà, en Europe, depuis le XIV[e] siècle, des versions en castillan mais, contrairement à son *Alcoran de Mahomet*, elles n'ont été que partiellement sauvegardées.

Maîtrisant parfaitement le turc et l'arabe, le sieur de La Garde-Malezair connaissait bien le Levant car, après avoir exercé en Égypte les fonctions de vice-consul, de 1623 à 1626, il avait été choisi en 1631 comme interprète et conseiller du nouvel ambassadeur du roi de France Louis XIII à Constantinople.



Édition de 1734 de la première traduction du Coran en français, réalisée un siècle plus tôt par André Du Ryer.

A partir de la fin des années 1630 Du Ryer passa de longs moments dans sa propriété de Bourgogne : c'est là qu'il mit au point son texte, aidé, semble-t-il, par les conseils de maronites (des catholiques orientaux), installés à Paris. Munie du privilège royal la protégeant de toute contrefaçon, sa traduction fut publiée en 1647. Sans doute, la courte préface inscrit l'œuvre dans une ancienne tradition dépréciative. L'auteur prévient son lecteur : *« Tu seras étonné que ces absurdités aient infecté la meilleure partie du monde et avoueras que la connaissance de ce qui est contenu en ce livre rendra cette Loi méprisable. »* Pourtant, et c'est là une remarquable nouveauté, le lecteur est placé face au texte nu, sans annotation, afin que, en toute liberté, il puisse pleinement exercer son jugement : chaque sourate est bien présente, avec son titre, le nombre de versets, son lieu de révélation (La Mecque ou Médine). Le traducteur n'a pu cependant s'empêcher de christianiser sa source : le *masjid* (mosquée) devient le « temple », la prière quotidienne est convertie en « oraison » et la toute-puissance divine, qui prescrit librement la mort de tous les hommes, devient une très calviniste « prédestination » : *« Les hommes ne peuvent pas mourir sans sa permission, et ce en un temps écrit et prédestiné. »*

Malgré la censure (l'*Alcoran* fut interdit par le Conseil de conscience, sous la pression de Vincent de Paul), le succès fut immédiat : l'œuvre est réimprimée dès 1649 puis, en dehors du royaume, à Leyde (1672), La Haye (1683), Amsterdam (1770). Et bientôt nombre de pays d'Europe cherchèrent à disposer de leur version en langue vernaculaire, la plupart du temps non à partir de l'arabe mais à partir de la traduction de Du Ryer : en Angleterre (1649), aux Pays-Bas (1658), dans le Saint Empire (1688), en Russie (1716).

La version de Du Ryer fut dépassée quand fut publiée, en 1783, une nouvelle traduction, due à Claude-Étienne Savary (1750-1788) : ce dernier s'avoue subjugué par le génie de Muhammad, cet *« homme extraordinaire »*, qui est parvenu à arracher les Arabes à l'idolâtrie en leur transmettant, par le Coran, cette morale *« fondée sur la loi naturelle, et sur ce qui convient aux peuples des pays chauds »*.

Joël Cornette
Professeur émérite à l'université Paris-VIII-Vincennes-Saint-Denis

▶▶▶ un « bien inaliénable », trop précieux pour être sacrifié dans un échange marchand sans que cela ne fasse scandale[5]. Cependant, de nombreuses anecdotes sur les prix élevés des copies de calligraphes célèbres montrent que les manuscrits coraniques ont très tôt fait l'objet d'un commerce.

L'ère de la lithographie

C'est au XIXe siècle, dans le contexte de l'impérialisme européen, alors que l'islam commençait à être menacé par la propagande religieuse catholique et protestante, que les musulmans adoptèrent la technique d'impression pour accélérer la diffusion du Livre saint.

L'impression prit essentiellement la forme de la lithographie. Cette technique de gravure sur pierre calcaire (et non d'impression à partir de caractères mobiles d'imprimerie) permettait aux copistes de continuer à avoir recours à la calligraphie pour reproduire le texte coranique, un moyen à la fois d'assurer son exactitude fondée sur les versions manuscrites et de préserver les intérêts de leur corporation. A tel point qu'une lithographie bien exécutée pouvait aisément être confondue avec un manuscrit.

Les premiers équipements lithographiques n'utilisaient la couleur ni pour le texte ni pour l'ornementation du frontispice. Leur objectif était de rendre le Coran abordable et d'élargir sa diffusion aux classes populaires. Les croyants des grandes capitales de l'empire pouvaient désormais accéder au texte librement et directement, sans médiation. Ils devinrent en outre capables d'indexer et d'examiner le Coran avec précision en même temps qu'ils purent consulter d'autres manuscrits imprimés, ce qui leur permit de comparer et critiquer les textes classiques, de discerner les conflits et les divergences parmi les écoles de pensée. En ce sens, ils purent développer une nouvelle approche de l'islam fondée sur un retour aux sources originelles et affiner leur connaissance de la loi islamique. L'imprimé joua ainsi un rôle essentiel dans la naissance des mouvements réformistes musulmans, qui surent aussi en tirer profit dès le XIXe siècle pour encourager la dévotion[6].

1924 : le « Coran du roi »

Devant cette prolifération de copies du Coran, les savants musulmans d'Al-Azhar, la grande mosquée-université du Caire devenue à l'époque ottomane la principale autorité de l'islam sunnite, ordonnèrent la confiscation de toutes ces reproductions, prétextant des erreurs. Une commission mandatée par le roi Fouad (1917-1936), composée d'éminents intellectuels religieux, prépara une nouvelle édition imprimée, officielle cette fois. Appelée le « Coran du roi », celle-ci parut en juillet 1924, soit quelques mois après l'abolition du califat ottoman alors que le khédive (le souverain d'Égypte) cherche à donner une plus grande légitimité religieuse à son pouvoir[7].

DATE CLÉ

Le « Coran du roi », 1924

L'abolition du califat ottoman en mars 1924 bouleverse le monde musulman. Le roi d'Égypte Fouad (ci-contre vers 1920), qui a fait accéder son pays à l'indépendance en 1922, fait paraître en juillet 1924 une version officielle et imprimée du Coran, qui doit renforcer la légitimité religieuse de son pouvoir.



Cette édition du Caire est conforme à la graphie de la « Vulgate » (qu'on attribua longtemps à Uthman, mais qui a plus probablement été fixée sous le règne d'Abd al-Malik à la fin du VIIe siècle, *cf. p. 32*) et au système de lecture Hafs, réputé être le plus simple. Produite en millions d'exemplaires, majoritairement au Caire, à Beyrouth et à Damas avant la guerre de Syrie, elle est l'une des plus répandues dans le monde musulman. D'autres éditions, caractérisées par un style calligraphique et un mode de lecture distincts, ont vu le jour par la suite. Par exemple, l'Arabie saoudite, d'obédience wahhabite (courant rigoriste de l'une des quatre écoles de pensée de l'islam sunnite), a produit à Médine sous le règne du roi Fahd (1982-2005) un Coran différent, dans son style calligraphique et sa méthode de lecture, du « Coran du roi », puis l'a distribué gratuitement en des millions d'exemplaires dans le monde entier. L'édition de Médine supplante aujourd'hui celle du Caire. En réaction, pour renforcer la tradition malékite et acharite au fondement de son pouvoir religieux, le roi du Maroc Mohammed VI a créé en 2011 une édition nationale du Coran, cette fois-ci de lecture Warsh et en style calligraphique *maghribi*. Produite chaque année en centaines de milliers d'exemplaires, elle est distribuée, là aussi gratuitement, dans les mosquées et les écoles coraniques du pays ainsi que dans d'autres pays, en particulier en Afrique de l'Ouest, comme le Sénégal.

Notes

1. Le *naskhi*, le *muhaqqaq*, le *thuluth*, le *riqa*, le *rayhani*, le *tawqi* et le *maghribi*. Cf. A. Berthier, A. Zali (dir.), *L'Aventure des écritures. Naissances*, BNF Éditions, 1997.
2. Cf. D. Iogna-Prat, *Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam, 1000-1150*, [1998], Flammarion, 2004.
3. Cf. A. Berthier, A. Zali (dir.), *Livres de Parole. Torah, Bible, Coran*, BNF Éditions, 2005.
4. Cf. M. W. Albin, « Printing of the Qur'an », J. D. McAuliffe (dir.), *Encyclopaedia of the Qur'an*, Leyde, Brill, 2005.
5. Au sens où l'entend Annette B. Weiner dans *Inalienable Possessions*, Berkeley, University of California Press, 1992.
6. Cf. J. R. I. Cole, « Printing and Urban Islam in the Mediterranean World, 1890-1920 », L. Tarazi Fawaz, C. A. Bayly, *Modernity and Culture. From the Mediterranean to the Indian Ocean*, New York, Columbia University Press, 2002, pp. 344-364.
7. Cf. J. Loiseau, « Le coup de force de Mustafa Kemal », *L'Histoire* n° 423, mai 2016, pp. 58-63.
8. Cf. C. Hirschkind, « Media and the Qur'an », J. D. McAuliffe (dir.), *Encyclopaedia of the Qur'an, op. cit.*

Au XX[e] siècle, le nombre croissant d'immigrants musulmans dans le monde a poussé beaucoup d'entre eux à traduire le Coran dans les langues de leurs pays d'accueil. En parallèle, les missionnaires islamiques ont intensifié la production de livres du Coran traduits en direction du monde entier, concentrant leurs efforts vers le sud du Sahara. Dans ce domaine, c'est aujourd'hui le « Complexe du roi Fahd pour l'impression du Noble Coran », le lieu où l'on imprime le Coran à Médine, qui constitue une référence majeure. Actuellement, il réalise des traductions du Coran à partir de l'édition officielle dans 44 langues (23 asiatiques, 11 africaines et 10 européennes). Toutes ces éditions, produites avec une typographie et une reliure d'excellente qualité, sont bilingues, et certaines comportent même des commentaires supplémentaires.

Mille objets pour un texte

La production du Coran obéit en principe à un protocole défini dans les années 1920 par la mosquée-université Al-Azhar et un contrôle doit normalement être réalisé par les ulémas à chaque étape de production. Mais ce contrôle est respecté de manière plus ou moins rigoureuse en fonction de la réglementation en vigueur dans chaque pays. S'il l'est depuis plus d'un demi-siècle en Égypte ou en Arabie saoudite, il était par exemple inexistant au Maroc avant 2011.

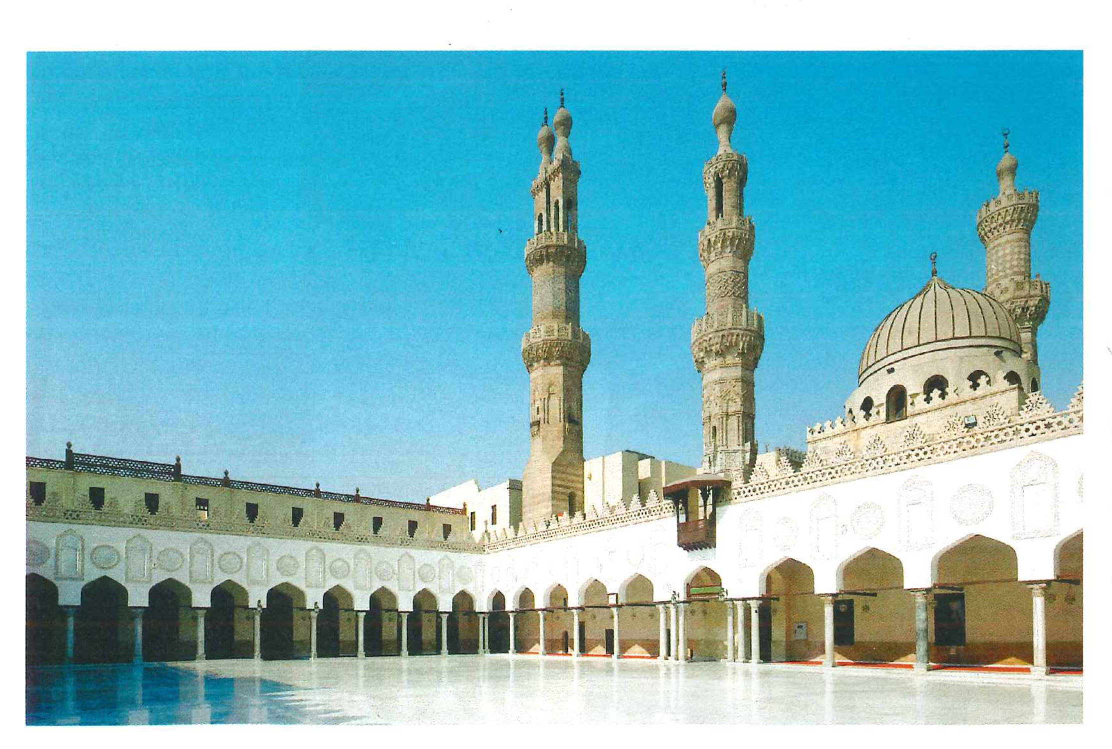
La Révélation n'acceptant aucune modification, l'originalité d'un Coran-livre réside bel et bien dans ses propriétés matérielles, à commencer par la qualité de ses enluminures ou de sa calligraphie. Les artistes professionnels qui y travaillent bénéficient de « droits de production et d'écriture ». Aujourd'hui, la quasi-totalité des corans imprimés produits dans le monde sont écrits à la main, scannés, retouchés puis imprimés après avoir été vérifiés et certifiés, de manière à préserver l'exactitude du texte. Ces nouveaux modes de fabrication ne vont pas sans rappeler la lithographie : comme elle, ils permettent de conserver les caractéristiques physiques d'anciens manuscrits comme les marques de vocalisation qui soutiennent jusqu'à nos jours la lecture et la récitation coraniques.

C'est au XIX[e] siècle que les musulmans adoptèrent l'impression pour accélérer la diffusion du Livre saint

Généralement, les musulmans reçoivent leur premier Coran-livre *(mushaf)* de leurs parents pendant leur enfance, puis en acquièrent tout au long de leur vie, lorsqu'ils fêtent leur anniversaire, changent de domicile, se marient ou encore soutiennent leur thèse. Le donateur peut aussi bien être issu de l'entourage proche (famille, amis) ou lointain, un tel cadeau étant destiné à créer, à entretenir ou à consolider une relation.

La forme d'un *mushaf* est modulable à souhait, selon la relation que l'on veut entretenir ▸▸▸

Décoratif
Ce bol du XVIII[e] siècle décoré de sourates provient de Gingdezhan, la capitale chinoise de la porcelaine (Limoges, musée national Adrien Dubouché).



Al-Azhar
L'université al-Azhar, au Caire, en Égypte, forme les ulémas. Cette institution inaugurée en 972 a d'abord été une institution chiite ; elle est considérée depuis l'époque ottomane comme la plus haute autorité de l'islam sunnite.

▸▸▸ avec lui : il est des livres du Coran qu'on souhaite garder près de soi, d'autres qu'on veut pouvoir lire facilement, d'autres destinés à l'apprentissage. Il existe ainsi des livres de différentes tailles : miniature, petit, moyen et grand, relié ou non, avec ou sans étui (en velours ou en cuir, parfois avec une fermeture Éclair). Les miniatures, qui tiennent dans le creux de la main, sont rangés dans une poche, accrochés à un rétroviseur de voiture ou placés sous un oreiller, comme porte-bonheur ou talisman. Les petits et moyens, destinés à être lus, sont les plus vendus. On en trouve différents modèles, suivant la qualité du papier, allant du jaune (très répandu en Afrique de l'Ouest) au blanc ou encore au papier chamois.

L'ère du numérique

La qualité de la reliure, initialement conçue pour conserver et protéger le livre, est aussi variable, comme celle des couvertures, les plus courantes étant en carton revêtu de cuir de couleur verte, rouge ou bleue (quoique ce matériau soit de plus en plus remplacé par le Skaï). D'autres, plus sophistiquées, sont fabriquées en bois, gravé des noms de Dieu, ce qui est censé conférer un caractère ancien à l'ouvrage. D'autres modèles encore sont ornés de pierres précieuses ou de décorations en silicone. Pour les exemplaires haut de gamme, destinés à être offerts, certains éditeurs fabriquent de riches coffrets en forme de boîte, de maison ou même de bateau.

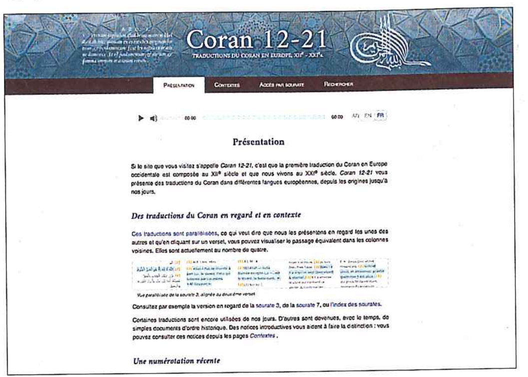
Les nouvelles technologies ont permis la conception de livres saints aux pages parfumées, de corans numériques, de corans digitaux accessibles sur téléphone portable ou tablette, voire de corans couplés d'un stylo électronique audio, récitant automatiquement les versets quand on le pose sur la page voulue (ce dernier type de livre contribuant à toucher les analphabètes).

Ces évolutions dans les modèles proposés sont allées de pair avec des changements

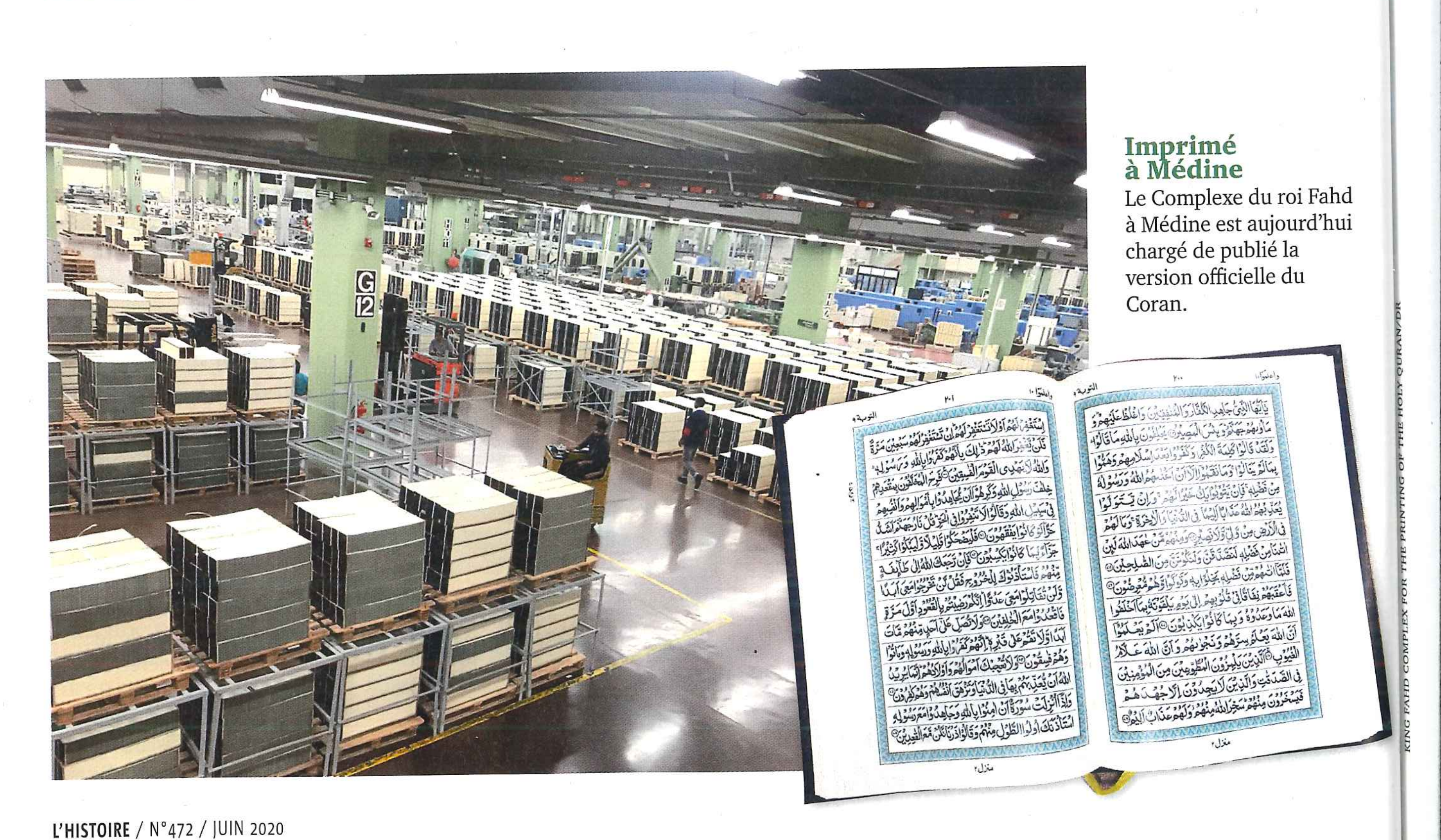
On fabrique aujourd'hui des livres du Coran munis d'un stylo électronique audio récitant les versets choisis

À SAVOIR

Sur le Net : Coran 12-21



Conçu par des chercheurs et des ingénieurs de l'Institut d'histoire des représentations et des idées dans les modernités, le site Coran 12-21 a été ouvert en octobre 2019. S'adressant aux curieux comme aux spécialistes, il donne accès aux différentes versions du Coran qui ont circulé en Europe depuis la première traduction latine réalisée au XIIe siècle jusqu'à l'édition la plus actuelle, d'où son nom. Son interface permet aux internautes de comparer les versions, sourate par sourate. Chacune est accompagnée d'une notice historique détaillée.



Imprimé à Médine
Le Complexe du roi Fahd à Médine est aujourd'hui chargé de publié la version officielle du Coran.

KING FAHD COMPLEX FOR THE PRINTING OF THE HOLY QURAN/DR

économiques, culturels et sociaux notables dans les pays musulmans : augmentation de la part de la population active, élévation du niveau de vie, progrès de l'alphabétisation, hausse du taux de scolarisation, diffusion des nouvelles technologies, accession plus large au savoir et extension des droits des femmes. L'accès au texte coranique s'est étendu aux femmes, aux jeunes scolarisés (de 12 à 25 ans) et aux classes populaires. Les fidèles possèdent désormais leur propre copie : le Coran est dès lors lu ailleurs qu'à la mosquée, et à d'autres moments que ceux fixés par le rituel : à la maison, le soir avant de se coucher (le livre est présent sur la table de chevet de beaucoup de foyers), dans le train ou sur le lieu de travail. Ainsi, la lecture coranique n'est plus nécessairement encadrée par l'institution religieuse (la mosquée), par l'État (*via* l'école publique ou coranique) ou par la famille.

Dans ce nouveau contexte, le *mushaf* constitue de plus en plus un marqueur social, entre classes économiques (compte tenu de la variation des prix du Livre, plus ou moins élaboré), sexes (les femmes apprécient particulièrement les corans aux pages colorées), classes d'âge, lettrés et non-lettrés (qui achètent des modèles plus ou moins didactiques). Soucieux de s'adapter aux besoins de leurs publics, les éditeurs conçoivent désormais des modèles pédagogiques, dont la composition typographique vise à faciliter la mémorisation des sourates, avec commentaires ou lexique pour expliquer les passages ou mots difficiles.

Dans la pratique quotidienne des fidèles, le Coran va bien au-delà de son incarnation purement textuelle. En plus d'être lu et récité, il est écouté, intégré aux conversations et contemplé sur les murs ornés des mosquées et sur les tableaux décoratifs accrochés dans les maisons. Il est courant de voir aussi de beaux exemplaires mis en évidence dans un salon. Des enregistrements de récitants célèbres sont partout dans l'espace public musulman. Les gens écoutent le Coran sur cassette ou CD, chez eux, mais aussi dans les magasins, les cafés, les salons de coiffure, les taxis ou les bus. La radio, elle, diffuse des récitations. Certains y voient une emprise de l'islam dans l'espace public, d'autres de nouveaux modes de consommation du sacré qui allient plaisir et apprentissage de la parole de Dieu[8].

Le Coran est également de plus en plus lu ou écouté en ligne, sur des milliers de sites différents. Des versions numériques peuvent être consultées et explorées à partir de mots clés, de thèmes ou de noms propres. Les lecteurs sont dirigés vers d'autres sources d'information (guides savants, commentaires, discours, sermons) sur le verset ou le chapitre qu'ils ont choisi de lire. Autant de pratiques nouvelles qui montrent comment les musulmans ont su adapter « l'objet Coran » au XXIe siècle. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Le texte

Le Coran, éd. et trad. de l'arabe par D. Masson, [1967], Gallimard, « Folio classique », 1980, 2 vol.

Les débuts de l'Islam

Encyclopédie de l'Islam, 2e éd., Leiden, Brill, 2007 (referenceworks.brillonline.com).

M. A. Amir-Moezzi (dir.), *Dictionnaire du Coran*, Robert Laffont, 2007.

G. W. Bowersock, *The Crucible of Islam*, Cambridge, Harvard University Press, 2017.

F. Déroche, *Le Coran*, PUF, « Que sais-je ? », 2019.

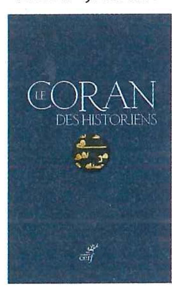
G. Martinez-Gros, *L'Empire islamique, VIIe-XIe siècle*, Passés composés, 2019.

F. Micheau, *Les Débuts de l'Islam. Jalons pour une nouvelle histoire*, Téraèdre, 2012.

J. et D. Sourdel, *Dictionnaire historique de l'Islam*, PUF, « Quadrige », 2004.

La genèse du texte

M. A. Amir-Moezzi, *Le Coran silencieux et le Coran parlant. Sources scripturaires de l'islam entre histoire et ferveur*, [2011], CNRS Éditions, « Biblis », 2020.



M. A. Amir-Moezzi, G. Dye (dir.), *Le Coran des historiens*, Cerf, 2019.

J. Chabbi, *Le Seigneur des tribus. L'islam de Mahomet*, CNRS Éditions, « Biblis », 2013.

H. Chahdi, *Le Mushaf dans les débuts de l'islam*, Leyde, Brill, à paraître.

F. Déroche, *Le Coran, une histoire plurielle. Essai sur la formation du texte coranique*, Seuil, 2019.

A.-L. de Prémare, *Les Fondations de l'Islam. Entre écriture et histoire*, Seuil, 2002 ; *Aux origines du Coran. Questions d'hier, 6approches d'aujourd'hui*, Téraèdre, 2004.

I. Gajda, préface de C. J. Robin, *Le Royaume de Himyar à l'époque monothéiste. L'histoire de l'Arabie du Sud ancienne, de la fin du IVe siècle de l'ère chrétienne jusqu'à l'avènement de l'islam*, Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XL, 2009.

C. J. Robin (dir.), *Le Judaïsme de l'Arabie antique*, Actes du colloque de Jérusalem (février 2006), Turnhout, Brepols, 2015.

Diffusion et réception

M. Azaiez, S. Mervin (dir.), *Le Coran. Nouvelles approches*, CNRS Éditions, 2013.

E. Cellard, *La Transmission manuscrite du Coran*, Cerf, à paraître.

A. Cohen, « Le Coran et ses multiples formes », *Terrain* n° 59, septembre 2012, pp. 70-87 ; *Fabriquer le livre au Maroc*, Karthala, 2016.

O. Hanne, *L'Alcoran. Comment l'Europe a découvert le Coran*, Belin, 2019.

A. Mérad, *L'Exégèse coranique*, PUF, « Que sais-je ? », 1998.

G. Schœler, *Écrire et transmettre dans les débuts de l'islam*, PUF, 2002.